



LITTÉRATURE

Le nouveau-né de Roxanne Bouchard

Page F 3



RELIGION

Jacques Bouveresse et le sentiment religieux

Page F 8

CAHIER F

LIVRES

Penser le sport



« De par l'audience qu'il trouve auprès des enfants, le sport d'élite ou le sport professionnel ne peut pas être considéré comme une activité privée, strictement réservée aux adultes »

ILLUSTRATION: TIFFET

Il est de bon ton, en effet, dans certains milieux tentés par le cynisme, d'affirmer « que le dopage n'est pas plus mauvais pour la santé que le sport d'élite lui-même »



Arrivée de la quatrième étape du Tour de France en 1999

CHARLES PLATIAU

LOUIS CORNELIER

Le monde du sport n'a pas la réputation d'être un haut lieu de la pensée. On y chante les performances, on y palabre sur les revers, mais on s'y adonne rarement à de véritables réflexions, sauf pour souligner comme une évidence ses bienfaits pour la santé. En général, donc, on considère que le sport est fait pour être pratiqué, regardé et commenté, à la limite, par des gérants d'estrade, mais pas pour être pensé. Quelques intellectuels passionnés de sport croient pourtant que cela est dommage et que cet univers a plus à offrir en matière de réflexion. L'affaire Shane Doan, par exemple, du nom de ce hockeyeur canadien-anglais soupçonné de racisme à l'endroit des francophones, montre que le monde du sport est traversé par des enjeux qui dépassent les considérations sur le divertissement et sur le spectacle.

En proposant un *Petit exercice philosophique à l'usage des amateurs de sport et de leurs proches* qui fait appel à d'illustres penseurs comme Karl-Otto Appel, Hans Jonas et John Rawls, la philosophe Jocelyne Rioux leur donne raison. Elle montre de brillante façon, à partir de l'enjeu du dopage, que le sport peut être pensé et mériter de l'être.

Le sport de compétition, selon Appel, « assume une fonction anthropologique évolutive souhaitable ». En quel sens? Appel, précise Rioux, ne veut surtout pas souligner par là le potentiel évolutif de l'individu sportif au sens darwinien du terme: « Il veut dire que si l'on est capable de mettre sur pied des institutions sportives axées sur la discussion loyale visant à régler les conflits et à fixer les règles, on fait une expérience pratique qui favorise le développement moral des individus concernés. » Il présente donc le sport comme « une chance pour l'apprentissage de la discussion loyale par le plus grand nombre ».

À l'heure où le débat sur le dopage sportif bat son plein, cette discussion loyale n'a jamais été aussi nécessaire puisque la valeur éducative que l'on attribue au sport est menacée. Il est de bon ton, en effet, dans certains milieux tentés par le cynisme, d'affirmer « que le dopage n'est pas plus mauvais pour la santé que le sport d'élite lui-même » et qu'il ne regarde que les athlètes eux-mêmes, à qui il revient d'assumer les risques d'une telle pratique. Rioux conteste cette

position: « De par l'audience qu'il trouve auprès des enfants, le sport d'élite ou le sport professionnel ne peut pas être considéré comme une activité privée, strictement réservée aux adultes, dans le genre de celle que pratiquent les clubs échangistes. Il est donné en spectacle à des milliards d'individus. Il exerce un attrait sur des millions d'enfants. [...] S'ils croient qu'il faut absolument une béquille chimique pour y parvenir, hésiteront-ils un instant? »

Épanouissement ou déshumanisation?

S'il peut être « une occasion de développement moral », le sport peut aussi mener à la déshumanisation. L'esprit sportif, en effet, n'est pas inné; il faut donc l'apprendre. Sur quels critères, alors, se fonder? Le sport, écrit Rioux, permet de canaliser l'agressivité inhérente aux humains en la stylisant, en l'esthétisant et, surtout, en l'encadrant. Cela relève de ses bienfaits, et la philosophe mentionne, au passage, l'exemple à contrario de Kimveer Gill, qui « n'aimait ni les sports ni les sportifs ».

Aux doux utopistes, tel Albert Jacquard, qui en appellent à renoncer à la compétition pour enrayer la violence et le dopage sportifs, Rioux réplique que ce serait là se priver d'une « occasion de comprendre le problème des moyens et des fins ». Vouloir gagner est sain, dans la mesure où ce n'est pas à n'importe quel prix, et « dénoncer le sport de compétition pour être certain qu'il n'y aura plus de violence ou de dopage, c'est combattre une fin pour être certain que les mauvais moyens ne seront pas employés ». L'apprentissage de la compétition loyale a une évidente valeur éducative: « Montrer qu'on reconnaît un être humain comme un semblable, même s'il est un adversaire, dans un rituel à la fois simple et solennel, fait bien partie de ce que peut enseigner le sport. »

Le dopage peut-il s'inscrire dans la logique d'une compétition loyale? Presque instinctivement, on est porté à croire que non. Le journaliste et philosophe du sport Jean-François Doré ébranle pourtant notre certitude en affirmant qu'« il n'y a rien d'inscrit dans la nature même de quelque sport que ce soit qui autorise ou défende l'utilisation de produits dopants ». Il affirme aussi, selon Rioux, « que le sport est un construit culturel et que par conséquent ses règles sont arbitraires ». Rioux reconnaît que le sport n'a pas de nature comme telle, mais elle ajoute qu'« il a un passé » qui peut nous

instruire des désastres déjà advenus. Des relations, écrit-elle, ont été établies entre les anabolisants et le cancer du foie, entre les hormones de croissance et la leucémie. Il y a eu des morts, des malades. Aussi, dans ce dossier, elle en appelle au principe de précaution du philosophe Hans Jonas, qui nous invite à tenir compte de « la peur d'une déformation de l'humain », de la crainte devant « les athlètes déshumanisés et génétiquement modifiés de demain », pour justifier notre opposition au dopage.

Elle rejette, aussi, la thèse de l'arbitraire des règles sportives. « Une règle arbitraire, précise-t-elle, n'est fondée sur rien. » Or les règles du sport, sans être naturelles, ont des fondements. Le coureur solitaire, dans son bois, peut s'amuser à les transgresser, mais pas les autres: « Il est question de l'athlète qui participe au système sportif et qui, de ce fait, doit tenir compte des autres. On ne lui dénierait pas l'autonomie, mais il lui sera demandé de respecter le pacte sportif. »

C'est à ces conditions, donc, que le sport de compétition peut incarner une irremplaçable valeur éducative et morale. « Mais il ne faut pas, nuance Rioux, surestimer le sport, même le plus propre. » Maurice Richard lui-même, en 1964, déclarait: « Je sacrifierais une partie de ma gloire pour être mieux instruit. [...] A vrai dire, le hockey ne m'a rien donné à part la popularité. » Le sport, en effet, ne saurait tenir lieu d'idéal politique. La compétition sportive engendre peut-être l'excellence, mais elle n'est pas applicable à la vie en société, qui n'est pas un jeu. « La justice sociale, écrit Rioux, dépasse les exigences du fair-play sportif. » Derrière le voile d'ignorance suggéré par le philosophe John Rawls, les gens rationnels « n'excluront pas d'emblée toutes les inégalités et toute forme de compétition, mais ils n'en feront pas des principes devant régir toutes les sphères de la société ». Le but de l'école, par exemple, est d'instruire les enfants, « non pas de les enrôler dans un système compétitif ».

Le sport, nous dit ce stimulant petit exercice philosophique, peut être une aventure humaine pleine de noblesse si on accepte de le soumettre à la discussion loyale et de ne pas en faire une panacée.

Collaborateur du Devoir

PETIT EXERCICE PHILOSOPHIQUE À L'USAGE DES AMATEURS DE SPORT ET DE LEURS PROCHES

Jocelyne Rioux
Héliotrope
Montréal, 2007, 128 pages

LIVRES

Entretien avec Michel Vézina

Dans le feu de l'action

DANIELLE LAURIN

Des romans courts, qui rentrent dedans. C'est ce que propose la collection «Coups de tête», nouvellement venue dans l'univers de l'édition québécoise. «Faut que ça déménage, faut que ça rock, faut que ça arrache», lance l'instigateur du projet, Michel Vézina.

Au départ, un constat de sa part: «On écrit des livres fascinants pour les 0-14 ans et on fait d'excellents romans, sérieux, pour adultes. Mais on a raté le coche avec les 18-30 ans. On ne les rejoint pas. Peut-être parce qu'on n'écrit pas les livres qu'ils ont envie de lire...»

L'écrivain et journaliste de 47 ans s'est donné pour défi de remédier à cette situation en s'affiliant à la maison d'édition Les 400 Coups. «Je dirige Coups de tête, qui est complètement autonome du point de vue du contenu éditorial, mais je bénéficie de l'infrastructure financière des 400 Coups», prend-il le soin de préciser.

Les trois premiers Coups de tête ont été lancés cette semaine à Montréal. Le directeur littéraire fait lui-même partie des auteurs publiés, aux côtés de Sylvain Houde et Roxanne Bouchard. Ce n'est qu'un début.

La nouvelle collection devrait faire paraître deux autres titres à l'automne. Et, à partir de 2008, s'il n'en tenait qu'à Michel Vézina, la cadence augmenterait à un roman par mois. Il n'ose pas encore dévoiler les noms de ses poulains mais avance qu'il veut alterner entre jeunes auteurs qui débutent et écrivains chevronnés.

Il ne s'interdit pas de rêver à un polar érotique signé Dany Laferrière... même s'il ne lui en a pas encore parlé. Il ambitionne aussi d'aller faire du repêchage à l'étranger, chez des auteurs hard, du genre Virginie Despentes, et des têtes fortes à la Frédéric Beigbeder.

Polar, science-fiction, road book... peu lui importe le genre, au fond. Une chose compte par-dessus tout, par contre: «Je veux que les Coups de tête racontent une histoire. Que la narration s'appuie sur l'action. Que ça bouge, que ça se lise d'une traite. Qu'on s'en tienne à une centaine de pages, pas plus.»

Il en remet: «Coups de tête, pour moi, c'est lié à la



Michel Vézina

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

rapidité de notre époque. La manière de se faire raconter une histoire a tellement évolué. Il y a 25 ans, les vidéoclips n'existaient pas. Il y a 50 ans, le rock and roll n'existait pas. La littérature, mis à part pour la nouvelle, qui a connu une recrudescence ces dernières années, n'a pas suivi.»

Ce qu'il dit aux auteurs qu'il approche... et qui hésitent à faire le saut: «Sortez de votre style littéraire habituel, faites un livre que votre éditeur ne publierait pas, soyez méchant, osez.»

Les livres propres, propres, propres, ce n'est pas pour lui. «Il faut que ça soit sale. Que ça dégouline.» Pas étonnant. L'art, la littérature, aux yeux de Michel Vézina, ça ressemble à un cri. «Je me reconnais très bien

dans la définition que donne Francis Bacon de sa recherche en peinture, quand il parle de ce moment où tout sort, où tout explose.»

Il ajoute: «La musique rock est aussi un chemin, quoique plus rapide, pour exprimer le cri. Ma volonté, en littérature, c'est de garder cette énergie-là, l'énergie du cri, pour ouvrir des fenêtres, défoncer des portes. Tout ce que je fais depuis une vingtaine d'années est dans cet esprit-là.»

Pas dans la dentelle

Au cours des vingt dernières années, ce natif de Rimouski a été punk, clown, cracheur de feu. Et vider dans les bars. Il a côtoyé la scène musicale alternative au Québec et en France. Il a fondé une compagnie de théâtre ambulant. Quoi d'autre? Il a réalisé deux films documentaires. Et élevé des lapins. Entre autres.

Sans oublier son travail de chroniqueur et, jusqu'à tout récemment, de red-chef culturel à l'hebdo mont-réalais Ici. Sans compter les livres, aussi. Ceux qu'il a rêvé d'écrire depuis sa découverte de Victor-Lévy Beaulieu à l'adolescence. Et ceux qu'il a réussi à mener à terme, depuis 1991.

La petite vie tranquille, rangée, conformiste: oubliez ça. C'est patent en le voyant. Et en le lisant. C'est clair dans son roman *Asphalte et vodka*, en particulier. Paru il y a deux ans chez Québec Amérique, et finaliste pour le Grand Prix littéraire Archambault, ce livre raconte, en langage parlé, cru, la vie d'un musicien drogué qui a connu les bas-fonds.

Le nouveau roman qu'il publie, aux Coups de tête, ne fait pas dans la dentelle non plus. Des parias qui s'entêtent, qui résistent, et qui refusent à tout prix de rentrer dans le rang. Et qui tuent. Voilà à quoi ressemblent les personnages qu'il met en scène dans *Élise*.

Aucun doute dans son esprit: «J'ai cette volonté de situer mes actions dans des milieux qui sont souvent oubliés par la littérature. Si je me comparais à un cinéaste québécois, j'abonderais dans le sens de Robert Morin plutôt que dans celui de Denis Arcand, par exemple.»

Quant à l'utilisation du langage de la rue dans *As-*

phalte et vodka, comme dans *Élise*: «Pour moi, quand j'écris, il y a d'abord une personne qui parle, qui nous raconte quelque chose. Cette personne a une identité, un passé, et une manière de parler qui lui est propre. C'est ce que je veux faire entendre.»

Ce qu'il veut faire entendre aussi: l'espoir. *Élise*, sorte de réécriture de trois nouvelles parues il y a une quinzaine d'années, se termine sur l'idée que, oui, il est possible de recommencer sa vie. Même si les personnages se débattent dans un monde futuriste extrêmement sécurisé, où Montréal et le Québec tout entier sont divisés en zones contrôlées: n'y circule pas qui veut, il faut montrer patte blanche.

L'espoir, malgré la noirceur, donc. Et la foi en l'amour, par-dessus tout. Étrangement, c'est ce qui ressort d'*Élise*. Michel Vézina en convient: «Je suis un grand romantique. Et je crois, comme William Burroughs, que le seul espoir qui reste quand il n'y en a plus, c'est l'amour.»

Il prépare déjà une suite à son roman. Il met aussi la dernière main à un autre ouvrage de fiction, à paraître début 2008 chez Québec Amérique. Enfin, parmi les mille et un projets qu'il caresse, il y a celui d'écrire un livre sur l'histoire du cirque au Québec, avec Pascal Jacob, coauteur avec lui d'un album magnifique sur l'École nationale du cirque, *Désir(s) de vertige*, qui vient de paraître aux 400 Coups.

Ouï! «Faut que ça déménage, faut que ça rock, faut que ça arrache.» Dans la bouche de Michel Vézina, ça n'a rien à voir avec une boutade. C'est sa façon de penser. D'écrire. Et de vivre. Point.

Collaboratrice du Devoir

ÉLISE

Michel Vézina
Coups de tête
Montréal, 2007, 96 pages

(En librairie le 15 mai)

ROMAN QUÉBÉCOIS

Amours, mode d'emploi

Le quatrième roman de Serge Lamothe est une exploration personnelle de l'utopie amoureuse

CHRISTIAN DESMEULES

Le quatrième roman de Serge Lamothe est une variation sur le thème du triangle amoureux. Sur le couple, l'amour, la jalousie. Une histoire d'amours, au pluriel, qui se déploie en forme d'interrogations plus que de réponses. Qu'est-ce que le couple? Que veut l'amour? Sommes-nous tous condamnés à l'éternel retour des passions et des échecs? Au passage, *Tarquimpol* est aussi une sorte d'hommage à Kafka, vu par le narrateur, avec le Christ et Hitler, comme un «monstre absolu du génie humain».

Le narrateur du roman, écrivain québécois et étudiant en littérature qui travaille à un mémoire de maîtrise sur Kafka, a quitté Zari, la fem-

me avec qui il vivait à Québec depuis 13 ans, pour s'installer avec Alya, une Française au «profil de déesse», dans la maison qu'elle possède à Soyons, en Ardèche. «Alya, écrit-il en s'adressant à lui-même, c'est une énigme de plus dans ta vie.»

Là-bas, il essaie d'écrire un roman qui viendra donner un sens à sa vie, à ses choix et à ses histoires d'amour. «Tu voudrais créer une œuvre de fiction qui ressemblerait davantage à la vie que la vie elle-même. Tu sais bien que c'est impossible, mais tu as cette belle phrase en tête, à propos de la littérature, qu'il s'agit de concevoir comme une tentative d'épuisement de la représentation du monde.»

Fait pour les sympathies

Tarquimpol est le nom d'une pe-

tite commune du sud de la Moselle, en Lorraine, dans le nord-est de la France. Un village à la sonorité magique pour le narrateur — qui n'y a pourtant jamais mis les pieds. Un lieu où Kafka aurait peut-être séjourné en 1911, souhaite croire le narrateur de Serge Lamothe.

Tarquimpol, en somme, vu sous cet angle romanesque, c'est aussi et surtout le lieu de tous les possibles. C'est l'imagination mise au service du quotidien, de la vie, de l'amour. Loin des banales contingences que la vraisemblance ou la société imposent aux couples et aux écrivains.

Désormais, on le sent, le narrateur de *Tarquimpol* choisit de se simplifier l'existence — ce qui semble être pour lui une petite révolution. «Pourquoi tu te sens tou-

jours aussi coupable d'être heureux?», se demande-t-il. Souvenirs, flashback, instants de bonheur avec Alya à Soyons, petits travaux sur la maison, procrastination d'écrivain fuyant «le merveilleux travail de la douleur et du silence», farniente coupable: ce septième livre de Serge Lamothe, après la trilogie de *La Longue Portée et les nouvelles des Baldwin* (L'Instant même, de 1998 à 2004), nous tisse aussi le roman de la vie dans ce qu'elle a de plus simple et de plus essentiel.

Mais ce bonheur-là ne lui suffit pas. Sans réfléchir, un soir, l'écrivain franchit le Rubicon avec Laurie, une amie d'Alya en visite à la maison. Cette audace ouvre la porte à la possibilité tranquille des amours multiples, une utopie comme une autre pour cet homme à la recherche de sa propre vérité. «Il est plus important d'être soi-même que qui que ce soit d'autre», écrit Virginia Woolf cité par Lamothe. «Sommes-nous vraiment condamnés à ne vivre qu'une seule version du possible? se demande-t-il. Sommes-nous à ce point victimes des enchaînements? Est-il possible d'aimer plusieurs personnes à la fois avec une affection et une tendresse égales, sans avoir à mentir pour affirmer sa passion à chacune?»

«J'étais fait pour les sympathies»,

chante Jean-Claude Brialy dans une des chansons d'*Anna*, la comédie musicale filmée de Gainsbourg. Fait pour être à plusieurs, tout seul à la rigueur. Mais pas pour être deux, pas pour vivre en couple: «Mais pourquoi faut-il être deux mon Dieu / A trois c'est déjà difficile / Si l'on pouvait se mettre à six ou sept / Tout serait alors si simple, tellement plus naturel.» C'est un peu cette question que pose le narrateur de *Tarquimpol* — et à laquelle le roman répond en partie.

Incorrigible polyamoureux

C'est ainsi qu'en compagnie d'Alya, de Laurie, de René et de Li Wei, l'écrivain tente une expérience différente de la vie à deux, laquelle ne lui convient pas — force lui est de la reconnaître. Sa vérité, sent-il, réside ailleurs. Du côté de la tribu des sympathies, du polyamour, de l'idylle perpétuelle.

De Kafka, en 2004, Serge Lamothe avait livré une adaptation remarquée du *Procès*, mise en scène par François Girard au Théâtre du Nouveau Monde. *Tarquimpol* est une façon de poursuivre sa réflexion, par d'autres moyens, sur cet auteur phare du XX^e siècle. Lamothe (ou son narrateur), en rabotant les coins de la réalité pour la

faire entrer dans les étroites limites de sa vérité romanesque, voit ainsi en Kafka un «incorrigible polyamoureux» — Kafka, fiancé trois fois, qui n'a jamais vécu en couple. On est loin, il faut le reconnaître, de Kafka l'animal solitaire et névrosé, de l'ingénieur célibataire des «machines désirantes» (Deleuze et Guattari).

Alourdi parfois de passages didactiques (sur Kafka, on l'a dit, sur *Tarquimpol* ou la foi Baha'ïe), *Tarquimpol* est un agréable voyage au pays de la quête amoureuse et de la création. Mais un voyage que la recherche intensive d'un traitement original pousse à quelques choix qui pourront parfois sembler gratuits: ainsi de la narration à la deuxième personne du singulier, comme de la référence somme toute plutôt mince à Kafka. Un cadre branlant qui n'ajoute, au fond, rien de vraiment neuf à la vieille histoire de l'amour, du désir et de la fidélité, que Serge Lamothe explore déjà de manière sensible et personnelle.

Collaborateur du Devoir

TARQUIMPOL

Serge Lamothe
Alto
Québec, 2007, 232 pages

HURTUBISE HMH

Jean-Claude Germain

Rue Fabre, centre de l'univers
Histoires de mon jeune âge

«Contre toute attente, il [l'auteur] déroule une carte des merveilles, mappemonde où la nostalgie cède le pas à la poésie et au mythe.»
Le Devoir

«De vraies perles à lire et à raconter aux petits qui apprennent et aux grands qui se souviennent.»
Le Journal de Montréal

168 pages | 17,95 \$ | www.hurtubisehnh.com

Les Éditions du Noroît
Nouveautés 2007

35 ans de poésie

www.lenoroit.com

Agnès Riverin
Ce tremblement singulier

Karen Ricard
Storyville

Diffusion DIMEDIA

Wallander : enquêtes criminelles

Mercredi 21 h

Du maître du polar Henning Mankell

telequebec.tv

LITTÉRATURE

La gifle des gifles



Danielle Laurin

Il était une fois un homme qui allait recevoir une gifle méritée. On ne savait pas qui la lui donnerait, mais on se doutait qu'il s'agirait d'une femme. On se demandait laquelle, parmi toutes celles qui lui en voulaient, allait passer à l'acte. On se demandait aussi quand, au juste, cela allait se produire.

Voilà pour le suspense contenu dans *La Gifle*. Là ne se situe pas l'intérêt du livre, vous l'aurez compris assez vite. Vous aurez saisi assez tôt aussi que vous n'êtes pas dans un roman classique. Plutôt dans une parodie. Une parodie qui frotte avec le conte, la fable. Et le film de série B à l'italienne.

La Gifle est le deuxième roman de Roxanne Bouchard, née en 1972. Pour son précédent, *Whisky et paraboles*, elle a reçu le prix Robert-Cliche du premier roman, en 2005. Elle vient aussi d'obtenir le Grand Prix de la relève littéraire Archambault. Une auteure québécoise à surveiller, assurément.

Déjà, on avait noté la fantaisie, l'humour, l'écriture imagée, dans *Whisky et paraboles*. On peut dire qu'avec *La Gifle*, Roxanne Bouchard donne un grand coup. Tient la bride serrée. Et file au galop.

Pas d'envoies maladroites, pas de contorsions qui s'étirent, telles que reprochées à l'auteure il y a deux ans. Mais alors là, pas du tout. C'est efficace, bref, et

sans prétention. On sent que l'écrivaine s'amuse à l'autre bout. Et on en fait tout autant. Du bon divertissement, quoi. Et même un peu plus...

Tout se passe en une journée. Avec allers-retours dans le passé pour situer le contexte, donner corps aux personnages. Entre chaque chapitre, scène ou tableau, bref, au fur et à mesure que progresse la journée et qu'on s'approche du moment fatidique, se glissent aussi des considérations sur... la gifle.

C'est-à-dire: quand la première gifle sur une jeune québécoise a-t-elle été donnée? Quelles sortes de gifles peut-on répéter? Pourquoi en fait-on usage? Quelles sont les plus efficaces? Les plus célèbres? Etc. En soi, ces notices, qu'on finit par attendre, sont de petits bijoux de drôlerie. Pour ne pas dire de raillerie. Du genre: «*En fait, il semble que la gifle masculine ne soit plus pratiquée depuis que les cinéastes ont porté à l'écran de petites guérillas homosexuelles qui se passaient dans les loges de théâtres gays.*»

Puis: «*Après avoir vu des travestis affublés de plumes et de paillettes se battre à grands coups de taloches molles, les hommes ont décidé, à tort ou à raison, que la gifle n'était plus un signe de virilité conquérante.*»

Le meilleur reste à venir: «*La gifle entre femmes excite quant à elle l'humour macho, c'est bien connu. Heureusement, les participantes à la claqué enragée, au tirage de cheveux, au graffignage acéré et au déchargement de blouses sont plutôt rares. Ordinairement, les femmes se contentent avec sagesse et maturité du traditionnel persiflage mesquin, de la raillerie cruelle et de la médianse hypocrite. Les autres, carrément, enfilent des bikinis et des surnoms tapageurs et se joignent aux rangs des lutteuses dans la boue, l'huile ou le Jell-O. Au choix.*»

Et ainsi de suite... Pour le reste... Vous le savez déjà, c'est un homme qui sera giflé. Il s'appelle



PEDRO RUIZ LE DEVOIR

Roxanne Bouchard

François Levasseur, il est peintre. Peindre un peu raté, pour tout dire: il peint des portraits de vieilles Anglaises pleines aux as, qui viennent le voir d'abord et avant tout pour ses prouesses sexuelles.

Autrement dit: «*De placotage en commérage, les dignes Anglaises trouveront finalement que le grand peintre avait des allures de petit gigolo sans talent. Les*

toiles s'empilèrent dans des greniers poussiéreux et François Levasseur tomba dans l'oubli.»

Autre précision: ledit François est né d'un père québécois qui a déguerpi avant sa naissance et d'une mère italienne dominatrice. La *mamma* en question figure d'ailleurs parmi les quatre femmes qu'on soupçonne d'en venir aux coups avec le héros ce jour-là, un jour d'août 1978.

Nous sommes dans un petit village du Bas-du-Fleuve, où vivent plusieurs Italiens. Un mariage aura lieu. Un mariage italien. La future, une Italienne aux allures de nymphe promise à un Italien macho, est la vengeance potentielle numéro 2. Suivent la petite amie du peintre... italienne, et sa maîtresse... italienne.

Le clou de l'histoire: ce cher François sera accusé de plagiat. Et la réception du mariage tournera à la catastrophe. A la farce, en fait. Oh là là. Rocambollesque, je vous dis.

Défi relevé pour Roxanne Bouchard, dont le livre paraît en même temps que deux autres romans dans la nouvelle collection «Coups de tête» (voir article page F 2). En passant, tandis que les meurtriers, la violence et le sang occupent une bonne place dans les romans de ses deux comparses masculins, l'auteure de *La Gifle* se contente d'une... gifle. Une simple gifle. Mais quelle gifle!

A lire d'un trait. Du bonbon. Encore, s'il vous plaît.

Collaboratrice du Devoir

LA GIFLE

Roxanne Bouchard

Coups de tête

Montréal, 2007, 112 pages

(En librairie à compter du 15 mai)

LITTÉRATURE ANGLAISE

Martin Amis, le lecteur casse-cou

MICHEL LAPIERRE

Si l'œuvre romanesque de Martin Amis déconcerte souvent les lecteurs, pourtant prêts à reconnaître à l'écrivain britannique des dons exceptionnels de stylistes, c'est peut-être parce que ceux-ci n'admettent pas que bien lire expose à des blessures inguérissables. «*La lecture est un art*», a tranché Amis depuis longtemps. On doit même dire: un art plus périlleux que la création littéraire.

C'est la conclusion à laquelle on aboutit après avoir lu *Guerre au cliché*, recueil d'essais et de critiques (1971-2000) de Martin Amis. Agé d'à peine vingt ans au début des années soixante-dix, le fils de l'écrivain trouble-fête Kingsley Amis se remémore, dans l'avant-propos, ce qu'il était, tient-il à signaler, «*avec mes cheveux mi-longs, ma chemise à fleurs et des bottes tricolores qui m'arrivaient aux genoux (quoiqu'elles fussent bien cachées, il est vrai, sous les tipis jumeaux de mes pattes d'ef)*».

Pour une «guerre au cliché», ça semble commencer un peu mal! Mais, en réalité, si Amis avait, par sa vie de bohème, toutes les apparences d'un hippie stéréotypé, il était loin d'en

avoir les préoccupations habituelles.

Il travaillait alors au très sérieux *Times Literary Supplement*. La critique littéraire la plus poussée et la plus inventive était déjà sa vie. «*J'en faisais tout le temps, dans mon bain ou dans le train*, raconte-t-il, *et je ne me séparaï jamais de mon Edmund Wilson ou de mon William Empson.*»

Selon ce lecteur du grand critique américain et du grand critique anglais, «*écrire, c'est faire la guerre au cliché*». Avec sa finesse coutumière, Amis précise: «*Non seulement les clichés de la plume, mais aussi les clichés de l'esprit et les clichés du cœur.*»

La guerre aux poncifs

De la même manière, lire le texte d'autrui signifie faire la guerre aux poncifs. Dans la vie normale, le lecteur se distingue de l'auteur. Sa situation lui permet de juger le texte très librement et même de le recréer a posteriori.

Aussi l'écrivain britannique fait-il sienne la phrase de Vladimir Nabokov: «*Assez curieusement, on ne peut pas "lire" un livre: on ne peut que le relire.*»

C'est en soulignant, dans l'art de la lecture, la subtilité du Rus-

se naturalisé américain qu'Amis lui réserve, parmi les écrivains contemporains, la première place à côté de John Updike et de Saul Bellow, deux autres Américains. Faut-il s'étonner de ce choix de la part d'un Anglais? Nullement. Pour Amis, la lecture et son reflet privilégié, la création littéraire, dépassent les continents et les cultures.

À ses yeux, la forme coïncide avec le fond et, par-delà les particularités linguistiques et les différences nationales, elle révèle les perceptions les plus secrètes de l'écrivain. «*Le style, c'est la morale. Le style juge*», soutient Amis. Dans cette perspective, la force d'Updike fait qu'en le lisant on se demande sans relâche, à cause de la seule

musique des mots, ce que sont la littérature et la vie.

Au lecteur d'un roman, Nabokov fixait une règle: «*Partager non pas les émotions des personnages qui peuplent le livre, mais celles de l'auteur.*» Amis ne voit pas d'autre exigence.

Il nous pousse à considérer que *Lolita*, de Nabokov, ne relate pas vraiment l'aventure érotique d'un homme mûr qui s'éprend d'une fillette, mais exprime l'émotion de l'auteur, cet exilé russe qui ne peut découvrir la jeune Amérique que sous l'angle d'une immaturité sexuelle ensorcelante.

«*Le prénom de Bellow, Saul, contient une faute typographique: le "a" devrait être remplacé par un "o" pour conférer à cette âme*

toute sa valeur», écrit Martin Amis afin de montrer, sans doctrine ni rhétorique, qu'un signe ineffaçable caractérise ce romancier qui, comme Nabokov et Updike, n'hésite pas à transpercer l'admirateur téméraire.

De la blessure béante coulent du sang et de l'encre: le sang du lecteur qui succombe, l'encre du créateur naissant qui le rempla-

ce. Tout lecteur consciencieux forme l'embryon, si humble soit-il, d'un écrivain.

Collaborateur du Devoir

GUERRE AU CLICHÉ

Martin Amis

Gallimard

Paris, 2007, 512 pages

LIBRAIRIE

BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

Nouvel arrivage AMERICANA

Oeuvres de Champlain (3 volumes) G.-E. Desbarats, Québec 1870

W. Irving: Histoire des voyages et découvertes des compagnons de Christophe Colomb (3 volumes) C. Gosselin, Paris 1833

X. Marmier: Lettres sur l'Amérique (2 volumes) Plon, Paris 1881

G. Catlin: North american indians (2 volumes) J. Grant, Edinburgh 1926

Pour plus d'information :
514-522-8848 1-888-522-8848
bonheurdoccasion@bellnet.ca
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

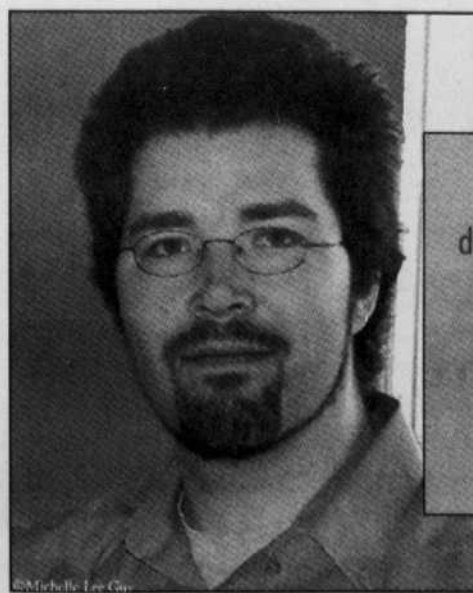
éditions Liber

Philosophie • Sciences humaines • Littérature

Jean-Sébastien Guy

L'idée de mondialisation

Un portrait de la société par elle-même



Jean-Sébastien Guy
L'idée de mondialisation
UN PORTRAIT DE LA SOCIÉTÉ PAR ELLE-MÊME

156 pages, 20 dollars

Depuis 1985, XYZ. La revue de la nouvelle offre à ses lecteurs des textes inédits de novelliers reconnus ou des plus prometteurs.

Abonnez-vous à XYZ. La revue de la nouvelle

et recevez en prime (valeur 20 \$)

Les yeux des autres (nouvelles)

de Michèle Péloquin



1 AN / 4 NUMÉROS

INDIVIDU INSTITUTION
Canada 25 \$ Canada 35 \$
Étranger 35 \$ Étranger 40 \$

2 ans / 8 numéros

INDIVIDU INSTITUTION
Canada 45 \$ Canada 65 \$
Étranger 65 \$ Étranger 75 \$

3 ans / 12 numéros

INDIVIDU INSTITUTION
Canada 65 \$ Canada 95 \$
Étranger 95 \$ Étranger 110 \$

Les prix sont toutes taxes comprises

N° 89 • Cimetières

Visitez notre site Internet :
www.xyzedit.qc.ca/fr/revue.asp

Nom	
Adresse	
Ville	
Code postal	Tél.
Courriel	
Ci-joint	<input type="checkbox"/> Chèque <input type="checkbox"/> Visa <input type="checkbox"/> Mastercard
N°	Expire le
Signature	Date

RETOURNER À: XYZ. La revue de la nouvelle

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1

Téléphone: 514.525.21.70 • Télécopieur: 514.525.75.37

Courriel: info@xyzedit.qc.ca • www.xyzedit.qc.ca/fr/revue.asp

ARCHAMBAULT PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: 1^{er} au 7 mai 2007

QUEBECOR MEDIA

ROMAN

- 1 LE BIEN DES MIENS
Janette Bertrand (Libre Expression)
- 2 À L'OMBRE DU CLOCHER T. 2
Michel David (Hurtubise HMH)
- 3 A.N.G.E. REPTILUS T. 2
Anne Robillard (Lancôt)
- 4 MAUDIT QUE LE BONHEUR COÛTE CHER
Francine Ruel (Libre Expression)
- 5 ÉVANGÉLINE ET GABRIEL
Pauline Gill (Lancôt)
- 6 L'ACCUSÉ
John Gisham (Robert Laffont)
- 7 ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR?
Francine Ruel (Libre Expression)
- 8 OSCAR ET LA DAME ROSE
Éric-Emmanuel Schmitt (Albin Michel)
- 9 COMME UNE ODEUR DE MUSCLES
Fred Pellerin (Planète Robelle)
- 10 EDNA, IRMA ET GLORIA
Denise Bombardier (Albin Michel)

OUVRAGE GÉNÉRAL

- 1 QUE LA FORCE D'ATTRACTION SOIT...
Michèle Cyr (Transcontinental)
- 2 LE MEILLEUR DE SOI
Guy Cormeau (Éd. de l'Homme)
- 3 TOXIC
William Raymond (Flammarion)
- 4 AMITIÉ INTERDITE
L. Beaudoin / L. Frulla (La Presse)
- 5 LA SAGA VILLENEUVE
Martine Camus (La Presse)
- 6 DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ
Pierre Morency (Transcontinental)
- 7 L'ARC DES TRUCS DE MADAME CHASSE...
Louise Robitaille (TVA International)
- 8 LE PHILOSOPHE AMOUREUX
Marc Fisher (Un monde différent)
- 9 EXCUSEZ-MOI MAIS VOTRE VIE ATTEND
Lynn Grabham (ADA)
- 10 MÉMOIRE CAVALIÈRE
Philippe Noiret (Robert Laffont)

JEUNESSE

- 1 JOURNAL D'AUDELÀ LAFLAMME T. 3
India Desjardins (Intouchables)
- 2 ERAGON T. 2: L'AÏRE
Christopher Paolini (Bayard)
- 3 LÉONIS T. 9: LE ROYAUME D'ESA
Mario Francis (Intouchables)
- 4 ARIELLE QUEEN T. 3: LA RIPOSTE
Michel J. Lévesque (Intouchables)
- 5 TÉA STILTON T. 2: MONTAGNE QUI...
Téa Stilton (Albin Michel)
- 6 LE SECRET DE L'ÉPOUVEANTEUR T. 3
Joseph Delaney (Bayard-Jeunesse)
- 7 LES MARAIS DU TEMPS
Frank Le Gall (Dupuis)
- 8 PAKKAL T. 7: LE SECRET DE TUZUMA
Maxime Roussey (Intouchables)
- 9 AMOS DARAGON T. 2: CLÉ DE BRAMA
Bryan Perro (Intouchables)
- 10 DARRHAN T. 5: LES MÉTAMORPHOSES
Sylvain Hotte (Intouchables)

ANGLOPHONE

- 1 THE SECRET
Rhonda Byrne (Beyond Words)
- 2 THE CHILDREN OF HURIN
J.R.R. Tolkien (Harper Collins)
- 3 THE AMBLER WARNING
Robert Ludlum (St. Martin's Press)
- 4 THE LAST TEMPLAR
Raymond Khoury (Signet)
- 5 PROMISE ME
Harlan Coben (Panquin Books)
- 6 DEAD WATCH
John Sandford (Berkeley)
- 7 MEASURE OF A MAN
Sidney Pottier (Harper Collins)
- 8 BORN IN DEATH
J. D. Robb (Berkeley)
- 9 AT RISK
Patricia Cornwell (Putnam Berkley)
- 10 THE ROAD
Cormac McCarthy

les escapades culturelles Archambault

Escapade symphonique à BOSTON
25 au 27 mai

TOUS LES DÉTAILS:
www.archambault.ca ou 514.380.3113

LITTÉRATURE

BEAUX LIVRES

La culture féminine du roman

GUYLAINE MASSOUTRE

Les femmes qui écrivent vivent dangereusement: l'affirmation est aussi claire et politique que psychologique. Efficace tant au coup d'œil qu'à la démonstration, c'est un ouvrage magnifique sur les écrivaines que Laure Adler, spécialiste de la question féminine et biographe de Duras, et Stefan Bollmann, auteur et éditeur muni-chois, proposent de concert.

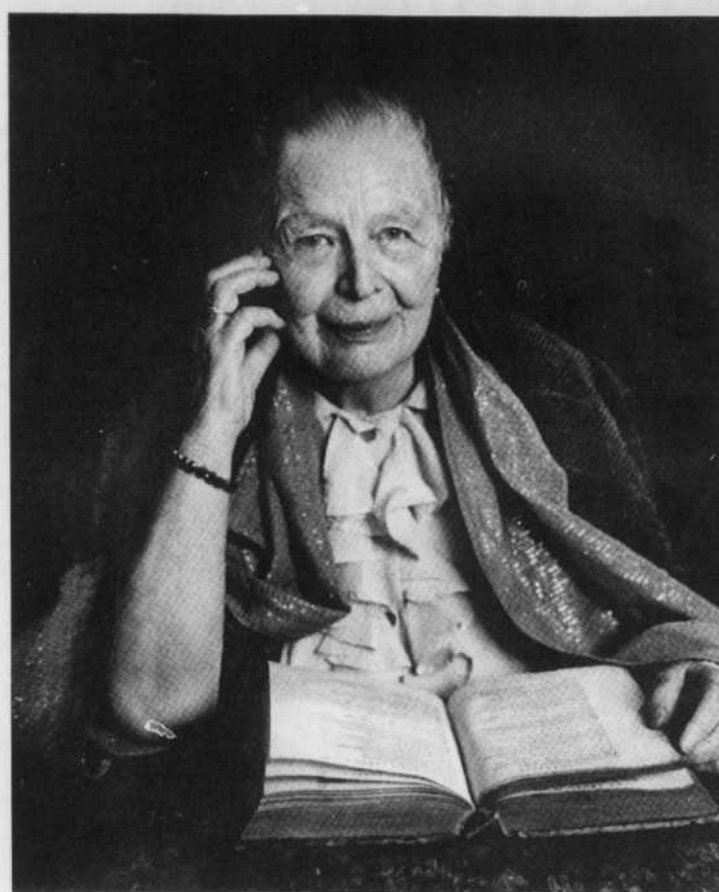
Une cinquantaine d'auteures s'y retrouvent. Ces figures marquantes et inspirantes de l'Occident, regroupées sous le regard franco-allemand, forcent le passage du temps. Souvent, elles ne l'ont pas voulu, créatrices à leur corps défendant: «Une femme qui écrit est la créatrice d'un univers, une semeuse de désordre, une personne qui se met en risque et qui ignore le danger, tant sa tâche la requiert, une personne qui invente la langue, sa langue, notre langue. Comment dire ce qu'on est, qui on est.» Y a-t-il meilleure avocate que l'essayiste Adler, qui ne ménage ni son intelligence ni sa passion? Je ne crois pas.

Orné d'illustrations magnifiques, portraits ou photographies sensibles, le propos interroge: qu'avaient-elles de si original? Un genre à part? Des ressemblances? Des convergences? Étaient-elles des génies émancipés? Féminités présentes, palpantes, parfois féliées, pour nous, lectrices acharnées et fidèles, elles ont assumé de dépasser l'ordinaire. «Féminité», reprend Adler. «Aujourd'hui, rares sont les femmes dans le monde à pouvoir accéder aux mots.» D'où le réconfort apporté par un tel beau livre.

Moins acharnées, moins égocentriques

Elles ont lutté avec l'ange, confirme Bollmann. Sorcières, illettrées, courtisanes, révolutionnaires, solitaires, solaires, elles ont inventé la langue, milité, pensé, métissé le paysage, renversant les contraintes ancestrales, déployant la responsabilité, résistantes au mépris de l'égo pour le profit de toutes. L'Autrichienne Ingeborg Bachmann, ici honorée, compte selon moi parmi les plus admirables.

La galerie qui les accueille reprend ce que Yourcenar exemplifia: qu'un écrivain est parfois aussi



MARGUERITE YOURCENAR DANS LES ANNÉES 1980

une femme. «Dès son origine, le roman fut lié à l'apparition d'une culture de lecture féminine», écrit Bollmann. Longtemps, les femmes ont compensé leur expérience restreinte du monde sociétal en approfondissant la psychologie, le monde sensible et affectif, par leur lucidité sur les imbroglios sociaux et relationnels.

Les choses ont-elles changé? De George Sand à Virginia Woolf, l'indépendance des femmes s'est donnée un manifeste politique, auquel une Jane Austen ou Simone de Beauvoir, chacune dans sa sphère de pensée et d'action, a apporté sa grâce intellectuelle. Toni Morrison, lauréate du prix Nobel, incarne cette parole libre des femmes, dénonçant les servitudes multiples et les épreuves que la liberté entraîne.

Aïeules de l'écriture, Hildegard de Bingen et Christine de Pisan, «femmes dangereuses», comme disait Heine, telles Mary Wollstonecraft et Mme de Staël, puis d'autres ici regroupées, comme la Tchèque Božena Němcová et

l'Américaine Harriet Beecher-Stowe, ont permis aux merveilleuses Selma Lagerlöf ou Astrid Lindgren de pousser le monde féminin qu'elles rejoignaient à faire entendre leur voix.

Certains anticonformistes ont créé des brèches modernes, Collette, Miles Franklin, Karen Blixen. Sylvia Plath n'a pas survécu, ni Irène Némirovsky, pas plus que les jeunes Anne Frank et Sophie Scholl, auteure de tracts antinazis, fauchée l'une à 16 ans, l'autre à 22 ans. Elles inventaient une vie meilleure, Dorothy Parker, Carson McCullers, Anaïs Nin, Yourcenar. Sept de ce plaidoyer sensible sont vivantes: je vous les laisse découvrir, engagées dans «une autre conception de la créativité, moins acharnée, moins égocentrique».

Percées dans un réel non contrôlé

Deux exemples illustreront des avancées féminines en création. La première, Geneviève Brisac, a donné un remarquable

VW, avec Agnès Desarthes, hommage à Woolf en 2004. Forte de cette connaissance, mais attentive également aux Austen, Grace Paley, Alice Munro, Nadine Gordimer, Katherine Mansfield, Jean Rys, aussi fragiles les unes que les autres, Brisac saisit l'importance des jours qui exténuent la vie ou l'enchantent.

Il s'est ensuivi un texte par semaine, fragments éclatés intitulés 52 ou la seconde vie. Lire au féminin n'est pas lire que des femmes: Isaac Babel, J. M. Coetzee, V. S. Naipaul, Jay MacInerney et d'autres fréquents, de même stature, l'inspirent hors des limites et de la sentimentalité des petites proses. Des milliers de rages et de tragédies inquitent la vie. À vous de juger si sa ruse modeste contribue obliquement à la fresque titanique que la lecture se consacre les grands écrivains.

Autre cas, nouvelle génération, Joy Sorman, une jeune Américaine qui écrit en français, ose, avec son éditeur, Du bruit. Bref récit décapant, en une langue arrachée, l'ouvrage expose un monde de plus marginaux, celui du groupe de rap N.T.M. — «Nique ta mère» pour les initiés. Politique, tendre, provocant, le bruit de la groupie des Joey Starr et Koolhaas, leaders du groupe, fait vivre l'idéologie populaire du rap engagé. Insensés, débordants, défoncés, outranciers, contagieux, les danseurs-chanteurs-poètes du phrasé incorporé jouent à la jointure du survoltage et de la révolte. Au-delà des cris et des chocs, cette écriture dérapée donne tant à entendre, et c'est risqué.

Collaboratrice du Devoir

LES FEMMES QUI ÉCRIVENT VIVENT DANGEREUSEMENT

Laure Adler & Stefan Bollmann
Flammarion
Paris, 2007, 153 pages

52 OU LA SECONDE VIE

Geneviève Brisac
L'Olivier
Paris, 2007, 344 pages

DU BRUIT

Joy Sorman
NRF Gallimard
Paris, 2007, 153 pages

POÉSIE QUÉBÉCOISE

«Engagement dans le vertical»

HUGUES CORRIVEAU

L'expression de cet engagement est de Fernand Ouellette lui-même. À l'instant où paraît *L'Inoubliable. Chronique III*, on ne saurait douter de cette tension mystique qui s'est prolongée durant les quinze mois de l'écriture de cette trilogie fondamentale.

C'est ce qu'a bien reconnu Denise Brassard dans le remarquable livre qu'elle vient de publier sur le travail d'essayiste et de poète de Fernand Ouellette. *Le Souffle du passage* s'impose d'emblée comme une somme, écrite avec une intelligence du texte et un sens réel de la profondeur de l'œuvre. L'auteur y est ouverte à la parole mystique du poète, sans jamais la juger, sans jamais se mettre à côté du propos. Elle fouille le sens tendu que Ouellette a constamment cherché à cerner, avec une rigueur jamais démentie.

Ainsi Brassard nous permet-elle d'accéder à «l'éblouissement» comme à la «vision» que chaque inoubliable instant de vie, impartit à chaque être humain, recèle dans sa vibration. Le troisième tome nous arrive donc accompagné d'un commentaire pénétrant. Lisant l'un et lisant l'autre, une acuité formidable nous atteint, comme si la conscience de l'œuvre de Ouellette s'ouvrait plus intensément encore, guidés que nous sommes par la parole critique. Au moment de «tomber en soi», comme l'écrit Ouellette dans *Pénombre*, «de nouveau [il] préserve l'heur unique / D'une vision [...]».

Brassard compare Ouellette à Icare, donnant ainsi «l'impression que le voyageur ne peut revenir en arrière, comme si le tissu poétique même était altéré, brûlé par la chaleur, gagné par l'ineluctable mouvement de la chute. Aussi chaque montée est-elle suivie d'une descente: chaque fois le sujet retombe dans le sombre, le terreux, le bourbeux, là où règne en maîtresse la mémoire, où les morts sont mal ensevelis, où toute grâce demeure muette.» Or le mot «ineluctable» qu'emploie Brassard m'a toujours semblé le terme sous-jacent qui fouit sous le sombre des textes de Ouellette. L'affrontement de l'être et de la grâce, le désir de comprendre et le brouillard qui estompe la lumière,

voilà bien ce avec quoi se débat le poète.

Brassard spécifie, en effet, que l'auteur semble vouloir «répondre à un besoin de totalisation et de complétion de son être en même temps qu'il favorise la purification et le dénuement nécessaires à l'appréhension de la mort.» Le débat, le déchirement, la fouille et le désir des hauteurs, c'est bien ainsi que le poète voit sa vocation: «J'accepte maintenant le mouvement / Qui me pousse sur le flanc / Ou me fait sonder l'abîme / Survoler des espaces mutants», écrit-il dans *Présence*.

Ouellette nous confie qu'il «tente de voir au-delà de l'histoire, sans [s]e laisser happer par la détresse dans la spirale des événements catastrophiques, tout en les portant en [lui]». Ce n'est pas pour rien que Ouellette annonce déjà sa prochaine œuvre sous le titre de *Lumières*. Cela ne renvoie-t-il pas à la toute dernière et très belle phrase de l'essai de Brassard: «S'avançant dans sa spirale, depuis l'immémorial qu'elle rejoint, l'écriture va, passe son chemin et nous entraîne avec elle vers la Lumière?»

Le tout dernier poème de cet *Inoubliable* va dans le même sens, tendu vers l'avenir, comme porté vers l'au-delà de l'instant: «Dépourvu de colères / D'envies, d'amertumes, / L'amour en ardeur / Atteindra l'horizon / Ailleurs / Où la vision ne croise plus / Que les invisibles / Au milieu de battements d'ailes / Et d'esprit en gloire...» Non pas réconcilié, mais aspiré sans doute par l'espérance.

Collaborateur du Devoir

L'INOUBLIABLE

CHRONIQUE III

Fernand Ouellette

L'Hexagone,
coll. «L'appel des mots»
Montréal, 2007, 224 pages

LE SOUFFLE DU PASSAGE

POÉSIE ET ESSAI

CHEZ FERNAND OUELLETTE

Denise Brassard

VLB éditeur,
coll. «Les champs de la culture»
Montréal, 2007, 448 pages

DE LA VIE À L'ÉCRITURE

JEUDI 17 MAI, 19 h 30

RENCONTRE LITTÉRAIRE

dans le cadre de la
Journée internationale des familles
avec Louise Deschênes,
Denis Monette
et Maxime-Olivier Moutier,
animée par Stanley Péan.

Maison des écrivains
3492, avenue Laval ☎ Sherbrooke
Entrée gratuite. Réservation obligatoire
Renseignements et réservations au 514 849.8540
www.uneq.qc.ca

30
UNEO
Union des écrivains et des écrivaines québécoises

Conseil des Arts
du Canada
Canada Council
for the Arts

LOUISE BOUCHARD
Entre les mondes

Comme l'on voudrait pouvoir jeter sur
la vie le regard de ceux qui l'ont perdue!

LES HERBES ROUGES / POÉSIE



Festival
des écrits
de l'ombre

Rencontres avec les auteurs
Lectures publiques
Interviews, ateliers, animations
Découvertes gourmandes
Visites guidées du village
Spectacles en soirée...

Au plaisir de vous y rencontrer
Andrée Lachapelle

Saint-Antoine-de-Tilly
(20 minutes de Québec)
19 et 20 mai 2007, dès 10 h



Entrée gratuite

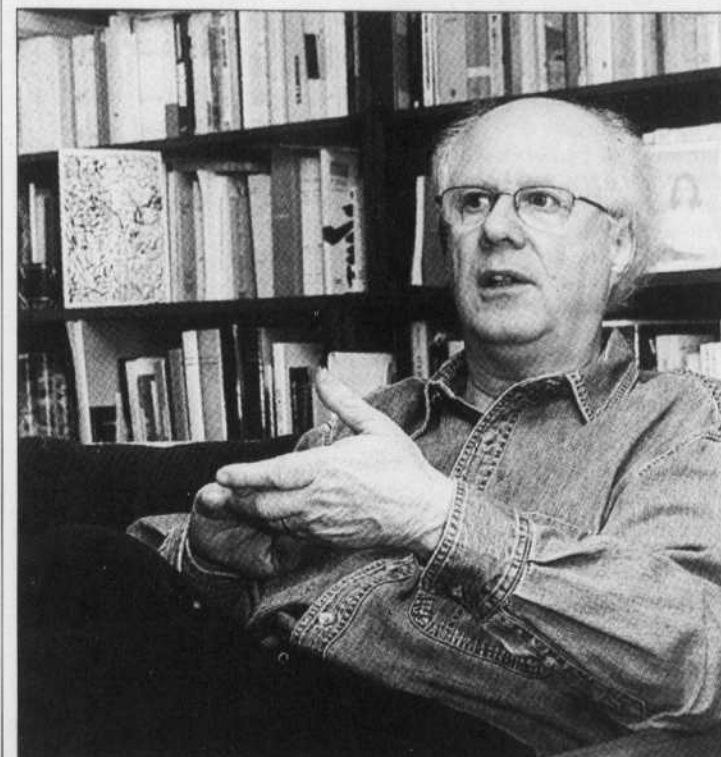
www.ecritsdelombre.com

18 sites intérieurs, extérieurs

Hydro Québec

Tourisme
Québec-Appelles

Fiers partenaires du festival



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Fernand Ouellette

Olivieri

librairie • bistro

Sur la vérité, la croyance et la foi.

Est-il rationnel d'avoir des croyances dont nous ne pouvons rendre raison ?

À l'occasion de la parution du dernier livre de Jacques Bouveresse *Peut-on ne pas croire ? Sur la vérité, la croyance et la foi* (éd. Agone, Marseille, 2007) nous vous invitons à une causerie en présence de :

JACQUES BOVERESSE,
Chaire de philosophie du langage et de la connaissance
(Collège de France, Paris) ;

PHILIPPE DESPOIX,
Littérature comparée (U de M),

WALTER MOSER, Chaire
Transferts littéraires et culturels
(U. Ottawa)

ANIMATEUR
Myrto Dutrisac, Centre
canadien d'études allemandes
et européennes (U de M).

Causerie avec Jacques Bouveresse

Lundi 14 mai
19h00

Organisé par le Centre Canadien
d'Études Allemandes et
Européennes de l'U. de Montréal

Entrée libre
5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639

Amtech

www.duplication.ca

DVD • CD • VHS • K7

Des années d'expérience au sein de l'industrie pour
vous offrir un produit de haute qualité, des prix compétitifs et
un service à la clientèle attentionné.

- ☎ Duplication / Pressage de CD & DVD
- ☎ Cassettes Audio / Cassettes VHS
- ☎ Conception Graphique / Préimpression
- ☎ Affiches / Impression
- ☎ Mastering / Encodage & DVD Authoring
- ☎ Accessoires - Magasin en Ligne

Fernando Baldeon
Représentant

514-878-8273 poste.28

1-800-777-1927 poste.28

fernando@duplication.ca

LITTÉRATURE

Incroyablement indicible et terriblement bavard



Louis Hamelin

C'est quelque chose que j'ai lu dans le journal, à propos, je crois, de ce gamin décédé à la suite d'un coup de poing décoché par un petit camarade. Le psy disait, en gros: «On ne constate aucun traumatisme détectable chez les autres élèves pour le moment. Mais ça ne veut rien dire: ce genre de séquelles attend parfois plusieurs années pour se manifester...» Autrement dit: on ne va pas les lâcher de sitôt.

Ca, c'est autour du trépas d'un seul petit garçon. Alors imaginez l'armée de pompiers du subconscient le lendemain de la chute des tours à New York: des fourmis devant un baril de miel. C'était le temps des fleurs, des photos, des bouts de film, des bandes enregistrées. Pas encore celui des romanciers. Qui sont peut-être les sismographes de l'âme, mais vivent aussi, assez souvent, sur une autre planète, ce qui fait qu'on les voit rarement commenter l'événement en direct à CNN. On les imagine plutôt absorber en silence l'onde de choc collective, puis entrer en rumination, et un jour ils appuient sur le bouton «régurgitation» et ça prend des années. Bientôt six ans... J'attendais Don Delillo sur le 11-Septembre. Et c'est Jonathan Safran Foer qui s'est pointé. Avec le premier roman états-unien de ma connaissance à avoir pour thème principal la destruction des tours du WTC et ses conséquences. Remarque que je suis certainement très loin de couvrir l'ensemble de la production. Et pourtant, Dieu que j'en reçois, des livres... Les livreurs de chez Dicom me surprennent, ne me demandez pas pourquoi, en train de vider la litère de la chatte en bobettes à deux heures de l'après-midi. Des douzaines de kilomètres en rase campagne pour venir me porter un seul roman. Et je

pose la question: est-ce qu'un Treuer, un Safran Foer, un Ozick, ou même un Erdrich valent tous ces kilos et ces tonnes de gaz à effet de serre? La solution: lire moins, aller jouer dehors, planter un arbre pour chaque livre reçu. J'attendais donc Don Delillo sur le 11-Septembre... J'ai eu droit à du Jonathan Safran Foer. C'est un peu comme lancer un rappala dans deux pieds d'eau, attendre l'attaque d'un aiglon de trois livres et attraper un crapet-soleil. Il y a quelque chose au bout de la ligne. C'est joli. Et on n'a absolument rien contre les crapets-soleils. Il y a un âge pour tout.

Extrêmement fort et incroyablement près est ce genre de livre qu'une bonne amie vous présente ouvert à la première page en disant: «Lis ça.» Et vous lisez, et vous trouvez ça tout à fait charmant, drôle même, ce petit bonhomme qui jongle avec l'idée d'apprendre à parler à son anus pour pouvoir lui faire dire «C'est pas moi!» à chaque petit lâché. Le problème de l'auteur qui emprunte la voix de l'enfance, c'est d'être, en quelque sorte, condamné à la trouvaille. Et s'il s'agit en plus d'un enfant spécialement imaginaire et génial, on le lit comme on va au cirque, assis là à guetter ce narrateur sur son fil de fer dans le vide, qui s'avance en équilibre instable sur son invention. À saisir, ravi, les perches un peu grosses qu'il nous tend, à rêver que ça y est, il tombe. Comme il le dit lui-même: «[...] Les hommes n'ont pas d'ailes, pas encore, en tout cas, alors pourquoi pas une chemise en graines pour oiseaux?» Joli, je vous dis.

Un petit prince

Comme est joli *Le Petit Prince*. Oskar, le narrateur, est un petit prince de neuf ans qui a troqué son Saint-Ex contre la super-star de l'astrophysique, Stephen Hawking. Pas de panne d'avion dans le désert, mais deux Boeing écrasés là où ça fait mal. Les appartements de Manhattan sont autant de planètes où le correspondant de guerre à la retraite, 112 pays visités, a remplacé l'allumeur de réverbère et ses couchers de soleil toutes les dix secondes. Si j'ajoute que cet Oskar avait un grand-père allemand et possède un tambourin, une référence en chasse une autre et le hé-

ros de Foer apparaît sous un jour nouveau, n'étant pas le premier petit tambour à battre la marche de l'Histoire. De manière symbolique, celui de Gunter Grass refusait de grandir pour accompagner l'Allemagne hitlérienne dans sa descente aux enfers. Toujours à la fine pointe des connaissances scientifiques, l'Oskar de Foer, lui, en un clin d'œil à peine déguisé, boit du café pour ralentir sa croissance. Si Christiane Charette reçoit Jonathan Safran Foer en entrevue à son émission, elle ne pourra pas lui demander s'il se teint les cheveux (il est probablement trop jeune), alors, plutôt que de l'interroger sur sa marque de parfum, je suggère la question suivante: est-ce que l'Amérique a cessé de grandir le 11 septembre 2001?

C'est l'histoire d'un petit garçon qui, comme vous l'aviez peut-être deviné, a perdu son père dans les attentats du «pire jour». Ce père a laissé une clef glissée dans une enveloppe sur laquelle seul un nom est écrit: Black. Voilà pour l'intrigue. Le reste appartient au roman d'initiation et à une enquête philosophique («n'arrête pas les recherches») dont la hauteur intellectuelle se rapproche plus du *Monde de Sophie* que de, mettons, Thomas Pynchon. Le narrateur fait parfois montre d'une fâcheuse tendance à nous mettre les points sur les «i», comme si c'était son lecteur et non Oskar qui avait neuf ans: «Je continue à lui donner des grands coups de crâne sur le crâne, qui est aussi le crâne de Ron (ça lui apprendra à aider maman à se remettre à vivre), et le crâne de maman (ça lui apprendra à se remettre à vivre) et le crâne de papa (ça lui apprendra à être mort) et le crâne de grand-mère (ça lui apprendra à me gêner tellement en public) et le crâne de D'Fein (ça lui apprendra à me demander si quelque chose de bien ne pourrait pas sortir de la mort de papa) et les crânes de tous ceux que je connais.» Si Oskar était un petit garçon réel, on pourrait au moins compter sur un psy pour nous en débarrasser.

De toutes les rencontres qu'il fait, certaines sont loin d'être inintéressantes. Il y a ce grand voyageur qui accumule des mini-biographies (un mot, maximum) de tous les gens qu'il rencontre. Un mot pour faire

entrer toute une vie, pensez-y. Hitler: guerre! Mahatma Gandhi: guerre! (Mais il était pacifiste! proteste le petit tambour. Réponse de monsieur Black: c'est ça guerre!). Marilyn Monroe: sexe! Et la conclusion: «Dans neuf cas sur dix, les gens qui ne sont pas insignifiants ont à voir avec l'argent ou la guerre!»

Regretter que la remarquable économie verbale de monsieur Black n'ait pas davantage inspiré Safran Foer lui-même serait sans doute un peu injuste. Reste que, à force de dialogues interminables et de jeux typographiques au mieux puérils, on finit par se sentir justifié de sauter des pages toujours plus nombreuses, de traverser comme une balle les couches et les couches de sauce étirée dans l'espoir d'atteindre la substance du texte là où, perdue au milieu d'une leçon de choses, elle s'offre parfois, comme dans l'évocation du bombardement de Dresde par le grand-père. Dans la description du sort réservé aux animaux du zoo de cette cité allemande soumise au feu biblique des bombardiers anglo-américains, il me semble que Foer, dépassant le bavardage souvent brillant, mais assomant et compulsif de son surdroué, touche enfin au mythe, se retrouve en littérature.

Je trouve d'ailleurs tout à fait symptomatique le fait d'avoir éprouvé ma première émotion véritable de cette lecture en page 81, devant la photo d'un homme en train de tomber d'une des tours du WTC. Dans certains cas, une image vaut plus que mille mots: elle les frappe d'une insolite insignifiance. D'autres fois, un roman supérieur peut en émaner, et le portrait d'un Salinger traqué donne *Mao II* de Don Delillo. Dont l'éditeur, je viens juste de l'apprendre, annonce maintenant un roman sur le 11-Septembre. Titre: *The Falling Man*.

Collaborateur du Devoir

EXTRÊMEMENT FORT ET INCROYABLEMENT PRÈS

Jonathan Safran Foer
Traduit de l'américain
par Jacqueline Huet
et Jean-Pierre Carraso
Éditions de l'Olivier
Paris, 2006, 425 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Figure maternelle

Gilles Archambault

Dans *Andrélie*, livre qu'il consacre à sa mère, Roger Grenier nous dit d'entrée: «Tant de fils ont écrit sur leur mère, sur la vie, sur la mort de leur mère, que l'on ne voit guère l'intérêt d'une telle entreprise.» Plus loin, il ajoute: «Simplement, à chaque ligne, il sera sous-entendu que nous nous aimions.»

Pierre Pachet entend, dans *Devant ma mère*, de raconter le désarroi qu'il éprouve lorsqu'il rend visite à sa mère, presque centenaire, aux prises avec une mémoire défaillante.

«Enfant, m'a-t-on dit, je voulais être avec ma mère, ne pas la quitter, qu'elle ne me quitte pas... À présent, je ne peux plus être avec elle, ni même près ni même auprès d'elle.» La pauvre femme n'a plus le contrôle de son langage. La réalité n'a plus prise sur elle. Les fictions qu'elle entend à la radio se fondent aux événements de la vie courante. Son fils, elle ne le reconnaît plus. De même son passé ne lui est-il présent que par bribes. Le russe qu'elle parlait dans son enfance et son adolescence lui revient occasionnellement.

«J'observe ma mère, d'une fois sur l'autre, espérant voir des modifications s'opérer, regardant sa régression comme on observe les progrès d'un petit enfant, avec curiosité, une curiosité incertaine, désorientée.» Sa fille souhaite évidemment que sa mère le reconnaisse de nouveau, interprétant tout signe encourageant comme une promesse, mais il sait qu'il est en présence de l'Inexorable.

Ce n'est pas sans raison que l'on a inclus ce petit livre dans la collection «L'un et l'autre». Il s'agit avant tout d'un dialogue interrompu, de deux monologues que l'autre ne

perçoit qu'à travers un filtre. Pierre Pachet ne joue vraiment pas la carte de l'émotion. Volontairement en retrait, il a parfois des réactions qui seraient celles d'un clinicien. Qui-conque rechercherait un témoignage émouvant risquerait d'être déçu.

Il me semble que le lecteur qui songerait à faire à l'auteur le reproche d'une certaine froideur ferait fausse route tant il est vrai que la démarche de Pierre Pachet paraît dictée par la pudeur la plus authentique. On ne parle pas de sa mère comme de soi.

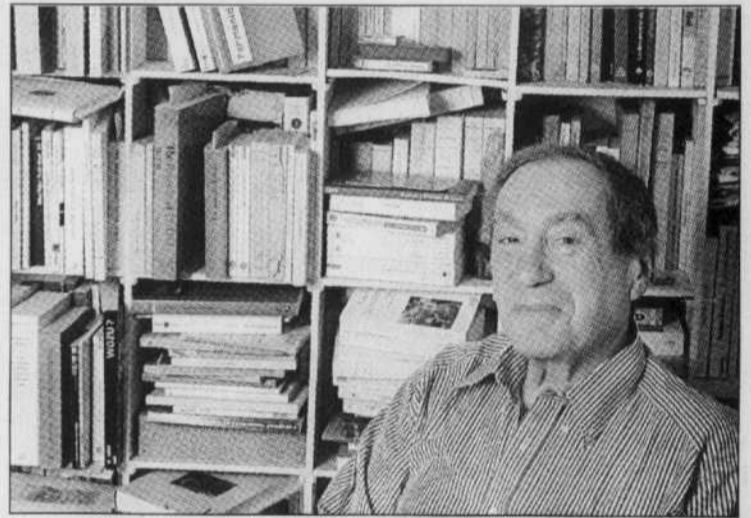
«J'ai avancé l'idée qu'elle jouait avec ses paroles, comme on joue avec les objets, pour s'occuper, pour passer le temps.» C'est peut-être là l'aspect le plus désarmant des fausses rencontres qui mettent l'auteur en présence d'une absente. Comment peut-il oublier la femme qu'elle était, la femme qu'il adorait, la femme avec qui il avait des conversations pleines d'humour et d'intelligence s'il continue de recevoir des confidences sans suite, des propos déraisonnables dans lesquels transpercent des expressions, des mots employés jadis en toute sérénité?

«Depuis deux ans et demi à peu près, j'assiste comme en direct, in vivo, à un processus, celui de la décomposition progressive de la réalité, pour ma mère.» Devant une personne qui a même perdu le sens de la mort, qui refuse de reconnaître que son mari a disparu 40 ans auparavant, que faire sinon baisser les bras en pensant sans insister à un bonheur qui fut présent?

Collaborateur du Devoir

DEVANT MA MÈRE

Pierre Pachet
Gallimard
Paris, 2007, 172 pages



C. HÉLIE / GALLIMARD

Pierre Pachet

Festival des auteurs de l'ombre à Saint-Antoine-de-Tilly

Le village de Saint-Antoine-de-Tilly, reconnu l'un des plus beaux du Québec, tient, pour la deuxième année consécutive, un Festival des écrits de l'ombre, les 19 et 20 mai pour les visiteurs et du 18 au 21 mai pour les auteurs.

Ces écrits sont des manuscrits inédits ou des livres publiés à compte d'auteur qui n'ont pas trouvé preneur. L'édition québécoise produit plus ou moins 5000 titres par année, remarque Rémi Bourgoïn, de l'organisation de l'événement. Or on sait que ces éditeurs

reçoivent jusqu'à 50 000 manuscrits, dont plusieurs sont refusés pour des raisons commerciales. Le Festival des écrits de l'ombre leur offre donc, paradoxalement, une place au soleil, en plus de monter en parallèle à cet événement un minifestival culturel.

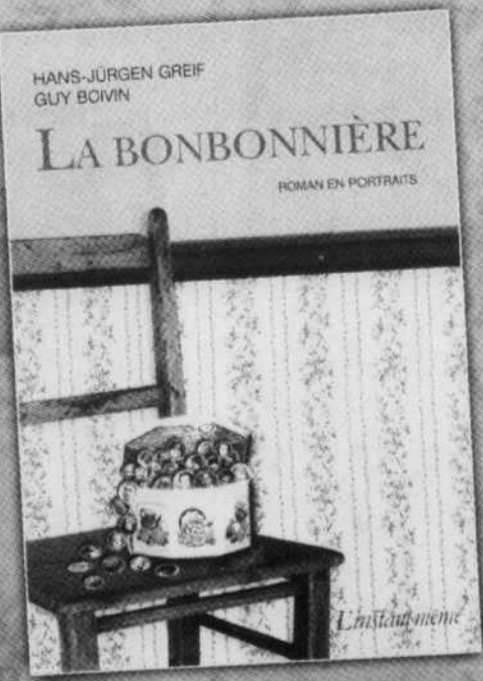
C'est la comédienne Andrée Lachapelle qui est la porte-parole du festival cette année. «Au lieu de mettre l'accent sur les éditeurs, nous mettons l'accent sur les auteurs», explique M. Bourgoïn, qui ajoute que les éditeurs sont invités à partici-

per aux festivités. Le festival publie notamment un répertoire des auteurs et des intervenants du milieu

de l'édition, et propose des récits de conteurs sur l'histoire du village. - *Le Devoir*

HANS-JÜRGEN GREIF GUY BOVIN LA BONBONNIÈRE ROMAN EN PORTRAITS

«Semblables à tant d'autres dont le souvenir n'a pas survécu, ou si peu, malgré leurs efforts pour laisser un nom sur cette terre qui leur faisait rarement de cadeaux, ils font partie de l'histoire du Québec, celle avec un petit h.»



306 pages; 25 \$

Un roman fabuleux. Christian Desmeules - Le Devoir

www.instantmeme.com

Instant même
NOUVELLES - ROMANS - ESSAIS

FÉLICITATIONS À MADELEINE MONETTE nouvelle membre de l'Académie des lettres du Québec

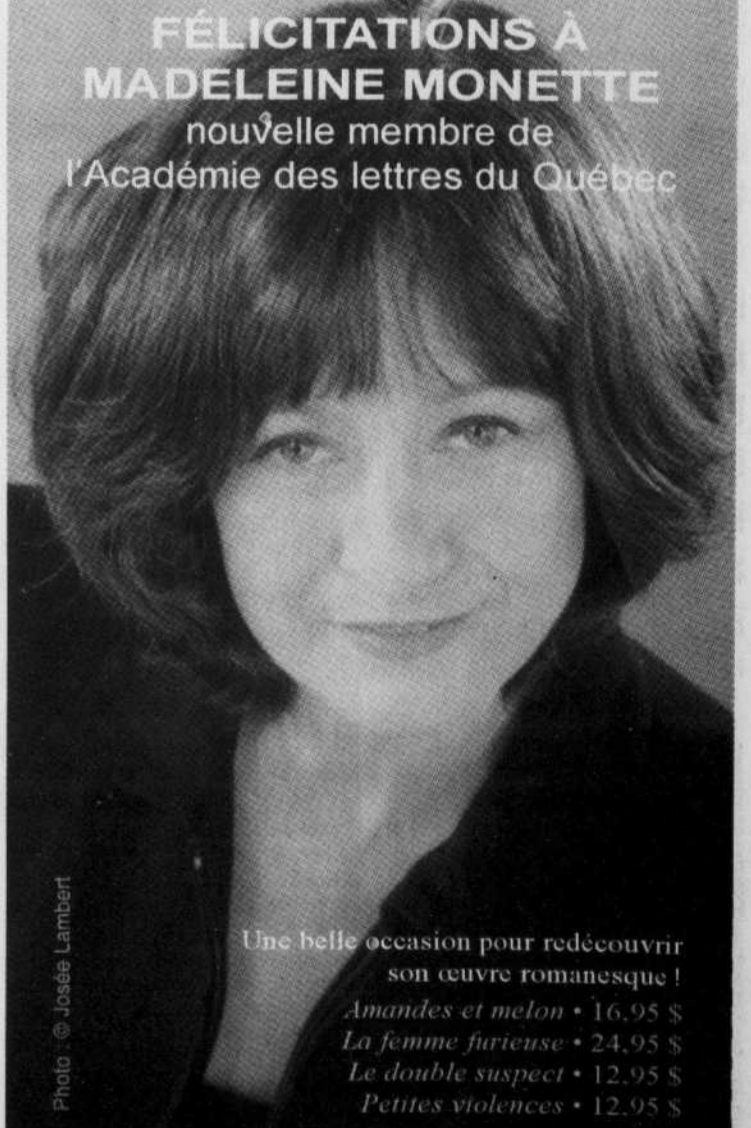


Photo: © Josée Lambert

Une belle occasion pour redécouvrir son œuvre romanesque!

- Amandes et melon • 16,95 \$
- La femme furieuse • 24,95 \$
- Le double suspect • 12,95 \$
- Petites violences • 12,95 \$

www.edtypo.com
TYPON

www.edhexagone.com
L'HEXAGONE

éditions Liber
Philosophie • Sciences humaines • Littérature

«Voix psychanalytiques»

François Peraldi
L'Autre. Le temps Séminaire 1982-1985

256 pages, 24 dollars

DES GRANDES IDÉES EN PETIT FORMAT

Des livres pour savoir

Éditions Nota bene

- LES LANGAGES DE LA CRÉATION - Sergio Kokis
- À L'OCUTE DE LA LECTURE - Bertrand Gervais
- LES ÉTATS D'ÂME, ÉTATS DE LANGUE - Marty Laforest
- UNE HISTOIRE À SU - Vincent Charles Lambert
- LES LANGAGES DE LA CRÉATION - Sergio Kokis
- LES ÉTATS D'ÂME, ÉTATS DE LANGUE - Marty Laforest
- UNE HISTOIRE À SU - Vincent Charles Lambert
- LES LANGAGES DE LA CRÉATION - Sergio Kokis
- LES ÉTATS D'ÂME, ÉTATS DE LANGUE - Marty Laforest
- UNE HISTOIRE À SU - Vincent Charles Lambert

LIVRES

B É D É

Souvenir d'Afrique

Dans La Brûlure des ténèbres, on retrouve tous les ingrédients de base de la recette Moréa: sexe, pouvoir, argent

FABIEN DEGLISE

C'est un truisme: les ultra-millionnaires, jeunes, sexy, cool et surtout immortels ne peuvent jamais voyager tranquillement. Vous avez un doute? Prenez Moréa Doloniac, la plantureuse héritière de l'empire DWC, sortie tout droit de l'imagination de Thierry Labrosse. Par une belle journée d'été, alors qu'elle se ballade, comme ça, au-dessus du continent africain dans son jet privé, la belle n'arrive pas à éviter un missile tiré par des rebelles. Et le drame, on s'en doute, va bien sûr la faire tomber... dans le cinquième chapitre de ses aventures, *La Brûlure des ténèbres* (Soleil), qui vient tout juste de sortir.

Dans la touffeur de l'Afrique, ce nouvel opus, attendu avec impatience par les admirateurs des courbes de la donzelle, met une fois de plus en vedette Théo, l'amoureux, Terkio, le fidèle ami et nécessaire protecteur, et un drôle de majordome britannique qui vont devoir déjouer malgré eux les plans maléfiques du mystérieux Mupata, leader africain aux sombres desseins.

Depuis son studio d'Outremont à Montréal, Labrosse signe ici, sur un scénario de Christophe Arleston et Dominique Latil, un récit sans grande surprise qui poursuit la saga Moréa. Ce projet à volets

multiples a été amorcé au début du siècle avec *Le Sang des anges*, publié chez le même éditeur, pour le plus grand plaisir des mâles de 15 à 35 ans adeptes du 9^e art, surtout quand les héroïnes «ont du monde au balcon», comme dirait l'autre.

On retrouve tous les ingrédients de base de la recette Moréa au fil de la cinquantaine de pages de *La Brûlure des ténèbres*: sexe, pouvoir, argent, beaucoup d'argent. Dans cette nouvelle intrigue un peu mince, les bons sont bons, les mauvais sont mauvais, et la qualité graphique de l'ensemble, qui confirme le grand talent de Labrosse, n'y change rien.

Mais Labrosse aime dessiner les galbes délicieux des femmes et s'en donne à cœur joie dans ces ténèbres ardentes: plusieurs scènes ont visiblement été conçues pour laisser libre cours à son coup de crayon très maîtrisé et à sa passion pour les corps féminins. Preuve supplémentaire que son trait n'a cessé de gagner en maturité depuis les premiers pas de Moréa dans l'univers de la bédé. Il ne reste plus qu'à espérer que cette quête de perfection déteigne à l'avenir sur les scénaristes.

Le Devoir

MORÉA.

TOME 5: LA BRÛLURE DES TÉNÈBRES

Arleston, Latil, Labrosse

Soleil

Toulon, 2007, 48 pages

Illustration de Labrosse pour l'album *La Brûlure des ténèbres*

SOURCE SOLEIL

LITTÉRATURE JEUNESSE

Amours adolescentes et homosexualité

CAROLE TREMBLAY

Deux romans publiés simultanément à L'École des loisirs relatent la découverte par des adolescents de leur homosexualité.

L'École des loisirs a fêté ses 40 ans cet automne. Cet âge vénérable, la qualité de ses publications et sa vision éditoriale ouverte sur de larges horizons en font une des maisons d'édition les plus solides de la littérature jeunesse.

La collection «Médium», qui s'adresse aux lecteurs de 12 ans et plus, a publié des ouvrages remarquables au cours des dernières années. Des romans parfois légers, souvent graves, qui ne craignent pas d'aborder les sujets les plus délicats. Voilà qu'à la rentrée d'hiver, les éditeurs nous proposent, non pas un, mais deux titres portant sur l'homosexualité. Ce n'est pas la première fois qu'on aborde le sujet à L'École des loisirs. Marie-Aude Murail avait notamment campé un sympathique et exubérant personnage gai dans *Oh! boy*. Ce qui distingue ces nouveautés, c'est le regard parallèle qu'elles permettent sur deux adolescents, un garçon et une fille, qui découvrent leur orientation sexuelle.

Dans *F comme garçon*, d'Isabelle Rossignol, Zoé, douze ans, est amoureuse de sa cousine Nina. Ce qui bouleverse la jeune fille, ce n'est pas tant l'attachement qui la lie à celle qu'elle connaît depuis le berceau, c'est la fulgurante attirance physique qu'elle éprouve pour elle. «Lorsque je passe ma main sur sa peau, je deviens folle.» Les vacances d'été que les deux cousines passent ensemble chez leur grand-mère sont l'occasion pour Zoé de vivre ses premiers émois sexuels. Nina, sa douce et frêle cousine, se prête volontiers aux divers attouchements de Zoé. Pourtant, c'est Zoé elle-même qui met fin à ces jeux de mains et de corps pour lesquels elle éprouve une pulsion presque incontrôlable, mais aussi un mélange de culpabilité et de honte. Lorsqu'elle se décide à avouer son amour à sa cousine et, du coup, sa crainte d'être homosexuelle, celle-ci se braque et c'est la rupture. Les inséparables cousines coupent tout contact. Zoé vivra par la suite d'autres expériences douloureuses, mais avec le secours d'une amie lesbienne de sa mère elle apprendra doucement à apprivoiser sa différence.

L'utilisation d'un mentor adul-

te peut paraître un raccourci facile pour faire passer efficacement le message de l'acceptation de soi, mais la morale, distillée à petites doses, demeure digeste. Surtout que le petit côté «travail social» du roman est compensé par une image très charnelle de l'homosexualité féminine. Le désir sexuel n'y est pas présenté comme un à-côté, mais bien comme le moteur des amours saphiques de Zoé. Une audace qui, en littérature jeunesse, mérite d'être saluée.

Choc amoureux

Avec *Qui suis-je?*, Thomas Gornet aborde le sujet de l'homosexualité masculine d'un point de vue moins physique. Vincent, un adolescent d'une quinzaine d'années, excelle dans toutes les matières à l'école sauf en sport, où il est l'une des têtes de Turc favorites du prof de gym. Il a deux copains, Aziz et Myriam, avec lesquels il entretient une amitié simple et sans problème. Tout semble se dérouler normalement dans sa vie jusqu'au jour où un nouvel élève, Cédric, arrive dans sa classe. Plutôt sympathique, ce nouveau s'intègre rapidement à la bande

de sportifs, même s'il ne partage pas toujours leur humour bête-ment homophobe. Devant Cédric, à cause de lui, avec lui, Vincent ne se reconnaît plus. Ses notes chutent, il se referme sur lui-même, il ne sait plus qui il est. Après un incident sportif mettant en cause le beau Cédric, Vincent se résigne à accepter l'évidence: il est amoureux.

Ce roman, tout en délicatesse, dépeint par petites touches successives la lente prise de conscience d'un jeune garçon face à ses sentiments. *Qui suis-je?* est certes un livre sur l'homosexualité, mais c'est aussi, et peut-être avant tout, le récit d'un véritable choc amoureux.

Collaboratrice du Devoir

F COMME GARÇON

Isabelle Rossignol
L'École des loisirs
Paris, 2007, 153 pages
(À partir de 12 ans)

QUI SUIS-JE?

Thomas Gornet
L'École des loisirs
Paris, 2007, 102 pages
(À partir de 12 ans)

Les rêves d'Aurélié

Dans le troisième tome de ses aventures, Aurélié cherche à comprendre pourquoi elle perd soudainement la mémoire

ANNE MICHAUD

La vie d'Aurélié est loin d'être reposante. Non seulement a-t-elle de la difficulté à se concentrer à l'école, mais ses rêves sont peuplés de cauchemars! Pour retrouver la paix et la sérénité, la jeune héroïne doit plonger dans un sommeil profond afin d'accéder à son monde imaginaire, qui prend la forme d'une île peuplée de créatures étranges, parfois amicales mais parfois aussi très dangereuses.

Après s'être lancée une première fois à l'aventure pour retrouver un mystérieux homme-chat qui la pourchassait jusque dans la réalité (*L'île d'Aurélié*), Aurélié s'est rendue une seconde fois dans l'Archipel des rêves pour venir en aide à son ami Zachary, qui était tombé dans un coma profond (*Aurélié et l'île de Zachary*). Dans le troisième tome de ses aventures, Aurélié cherche désormais à comprendre pourquoi elle perd soudainement la mémoire. Y aurait-il un rapport

entre ses oublis et les événements qui se déroulent dans son monde imaginaire? Lorsqu'elle arrive sur son île avec l'aide d'une mystérieuse poudre magique, Aurélié découvre que le chaos y règne et que plusieurs des personnages peuplant sa mystérieuse création volante. La situation est complexe, mais Aurélié doit faire vite parce qu'elle ne dispose que d'une seule nuit pour mettre de l'ordre dans sa vie réelle et rêvée! Heureusement qu'elle peut compter sur ses amis pour lui venir en aide...

Collaboratrice du Devoir

L'ARCHIPEL
DES RÊVES

TOME III: AURÉLIE
ET LA MÉMOIRE PERDUE
Véronique Drouin
La Courte Echelle
Montréal, 2007, 320 pages
(10 ans et plus)

LE PRIX DES
libraires du Québec 2007

Lundi, le 14 mai
au Lion d'Or à 19h00
(1676, rue Ontario Est à Montréal)

Mise en lecture
des œuvres finalistes
par François Bernier,
Emmanuel Bilodeau
et Édith Cochrane,
agrémentée par
la musique de
Benoît Rocheleau.

Entrée gratuite.
www.prixdeslibraires.qc.ca

porte-parole
Édith Cochrane

François Bernier

Emmanuel Bilodeau

Benoît Rocheleau

Le nombre de livres lus en France
trois cent cinquante-neuf millions dont 100 millions de romans

alq

Québec

LES ARTS
MONTREAL

LE DEVOIR

UN MONDE
EN ÉVOLUTION

À PARAITRE
LE 16 MAI

Linda Diebel
Stéphane Dion
À contre-courant

Jacques Hébert
Pierre Elliott Trudeau
DEUX INNOCENTS
EN CHINE ROUGE
Introduction d'Alexandre Trudeau

Quand Stéphane Dion a remporté la course à la direction du Parti libéral en décembre 2006, bien des Canadiens ont été étonnés de sa victoire. C'était mal le connaître. Dans ce livre, la journaliste Linda Diebel nous fait revivre la transformation de Dion en observant le mélange très personnel de persévérance, de logique et de conviction qui lui a permis d'y parvenir.

En 1960, fascinés par la Chine, Pierre Elliott Trudeau et Jacques Hébert visitent ses usines, ses hôpitaux et ses musées avant de publier *Deux innocents en Chine rouge*. En 2006, Alexandre Trudeau est retourné pendant deux mois en terre chinoise pour retrouver le regard neuf de son père sur ce pays après la Seconde Guerre et remettre en contexte le livre original par l'entremise d'une nouvelle introduction et d'un épilogue.

LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

QUEBECOR MEDIA

www.edhomme.com

LIVRES

La France et l'islam

Au-delà des stéréotypes

GEORGES LEROUX

Personne mieux que Mohammed Arkoun ne pouvait mener à terme l'entreprise de cette histoire, rédigée à plusieurs mains, de l'islam et des musulmans en France. Philosophe et historien, il est intervenu autant sur la tradition islamique que sur les problèmes difficiles de l'immigration et de la réforme de l'islam politique. L'histoire qu'il présente aujourd'hui lui ressemble à beaucoup d'égards: d'abord, parce qu'il s'agit d'une histoire érudite qui ne fait aucune concession aux stéréotypes, notamment sur les questions controversées comme l'explication des croisades, mais peut-être surtout parce que cette histoire, qui va de la première présence musulmane sur le territoire français jusqu'à la période actuelle, est une histoire orientée vers le présent. Nul mieux que lui ne connaît les écueils d'une rencontre qui a traversé le colonialisme et qui vit aujourd'hui les conséquences d'une décolonisation soumise aux aléas de la politique française au Moyen-Orient. L'ambition de ce livre est à la mesure du projet de paix, de compréhension et de rationalité qui définit toute l'œuvre philosophique de Mohammed Arkoun, immense et généreuse.

L'ouvrage adopte une perspective chronologique qui convient à la durée longue d'une présence complexe et irréductible à une relation de pure altérité: l'islam était peut-être au début l'autre absolu de la culture française, comme le pensait Voltaire, mais il est devenu avec le temps une partie essentielle de cette culture, où il agit désormais comme ferment et acteur politique. Quatre parties découpent cette longue histoire: la période médiévale, marquée par la tourmente des croisades; la période moderne, où la reconnaissance de la culture islamique devient un trait à la fois social et politique; la période contemporaine, qui recoupe en gros le siècle de la colonisation et des indépendances; et enfin le temps présent, où l'islam intervient comme partie intégrante de la culture. L'islam était en France, il faut le rappeler, avant que la France ne soit devenue une nation, et ce livre présente un répertoire très complet d'une histoire faite de relations souvent tendues et d'influences réciproques très profondes. Au cours de ces quatre périodes, la France se constitue, mais elle se développe en interférence constante avec la culture islamique.

Ce récit d'une cohabitation empreinte d'animosité ne nous parlerait pas tant s'il n'était enrichi du début à la fin par une somme impressionnante d'exposés complémentaires, piqués pour ainsi dire dans le vif de l'histoire. Des grandes figures de la rencontre avec les Sarrasins qu'on trouve dans la *Chanson de Roland* aux écrivains de la modernité maghrébine, cette histoire révèle surtout la fonction de l'islam dans la construction de l'identité française. La chrétienté européenne trouve en effet en France les moyens de transformer une rencontre difficile avec le grand Autre musulman en instrument de culture.

Mohammed Arkoun a confié la tâche de rédiger l'histoire de cette rencontre à une équipe qui a eu pour mandat d'aller au-delà des mythes et des représentations qui excluent par une attention rigoureuse aux penseurs, aux artistes autant que par une lecture sans concession de la trame historique, chacun a voulu décaper les anciennes légendes. Comment, pour ne donner qu'un exemple, ne pas être sensible à l'effort de montrer dans l'architecture des monastères romains une influence musulmane primitive?

Au-delà de son intérêt historique, cet ouvrage apporte une contribution essentielle au dialogue actuel avec l'islam culturel et politique: la France doit gérer un lourd héritage de décolonisation et doit affronter aujourd'hui une révolte de la jeunesse des banlieues en même temps qu'elle doit composer avec un islamisme européen qui va croissant. Où trouvera-t-elle les ressources d'une approche généreuse et non répressive de cette situation sinon dans une histoire interprétée avec lucidité et courage? C'est ce que propose ce livre: sans rompre avec la grande tradition des études orientalistes, la France peut trouver dans une histoire critique de sa rencontre avec l'islam les moyens de comprendre cette altérité qui la constitue depuis son origine et qu'elle a travaillé si fortement à occulter.

Collaborateur du Devoir

HISTOIRE DE L'ISLAM
ET DES MUSULMANS
EN FRANCESous la direction
de Mohammed Arkoun
Albin Michel
Paris, 2006, 1217 pages

PHOTOGRAPHIE

Voyage au cœur du songe

MICHEL HELLMAN

«*Que fais-je ici? Qu'est-ce que je cherche? Qu'est-ce que je ne trouve pas? Qu'est-ce que tout?*», s'interroge Jean-Pierre Legault à la *wasi chakra*, la ferme familiale de son épouse, située à Pampallakta, dans les Andes, à une heure de marche du village le plus près. Ces questions ou ces états d'âme, que l'auteur qualifie tout modestement dans ses écrits d'*angoisses habituelles qui augmentent toujours durant la deuxième semaine d'un voyage*, semblent hanter ses photographies. Et pourtant, on pourrait croire que Jean-Pierre Legault s'est accoutumé à ces *angoisses habituelles* du long voyage, à force de sillonner le Pérou et la Bolivie...

Mais pour ce Québécois, qui partage son temps entre Montréal, où il travaille comme journaliste au *Devoir*, et les hauts plateaux des Andes, qu'il parcourt assidûment depuis plusieurs années maintenant, la destination choisie lors de ses errances devient, derrière l'objectif de son appareil photo, plus qu'une excursion exotique: c'est un retour vers l'essentiel, une quête identitaire où l'émotion se mêle à l'introspection, le rêve à la réalité.

L'ouvrage *Portes: songes au Tawantinsuyu*, publié aux 400 Coups, rassemble une soixantaine de photographies prises entre 1997 et 2005. À ces photographies s'ajoutent des textes de l'auteur qui témoignent de cette longue recherche, patiente et soutenue, pour saisir, au-delà de l'atmosphère, *l'essence* véritable du lieu et tenter de *déboucher une réalité trouble, fragile, chargée et fuyante*, comme il l'indiquait lors de sa dernière exposition à Montréal.

Au-delà de la luminosité particulière de ces hautes montagnes, des couleurs chatoyantes des robes et des costumes traditionnels ou même de la dure réalité d'un bidonville, ce petit livre élégant et poétique nous sensibilise à une autre perception, très artistique, de ces paysages. Souvent, Jean-Pierre Legault prend ses photos la nuit. Pour cela, il utilise de longues expositions, ce qui permet de jouer avec les effets, les ombres, les sources de lumière captées, ici et là, sur la pellicule. Ces temps de pose longs donnent une impression de mouvement, de rythme, surtout lorsque le photographe choisit comme



Voiture, Pamplona Alta, 1999, de Jean-Pierre Legault

JEAN-PIERRE LEGAULT / LES 400 COUPS

sujet des personnages dans la rue, lors d'une fête (pour Jean-Pierre Legault, qui possède une formation musicale, c'est un élément très important).

Le mélange qui se fait alors, entre ces photographies légère-

ment floues, chargées mais incertaines, et les autres, paysages épurés et fragiles, confère à l'ensemble du livre un caractère énigmatique, très personnel.

Collaborateur du Devoir

PORTES: SONGES
AU TAWANTINSUYUJean-Pierre Legault
Les 400 Coups
Montréal, 2007, 80 pagesABONNEZ-VOUS ET ÉCONOMISEZ JUSQU'À 45 % DU PRIX EN KIOSQUE!
CONSULTEZ NOTRE SITE ET DÉCOUVREZ RADIO SPIRALE!

www.spiralemagazine.com

N° 214
maintenant
en kiosque

Spirale

ARTS LETTRES SCIENCES HUMAINES

Les nouveaux conflits
générationnels

Spirale (n° 214, mai-juin 2007)

AVEC LA PARTICIPATION DE Mélikah Abdelmoumen, Mathieu Arsenault,
Stéphan Gibeault, Nicolas Houde-Sauvé, Martin Jalbert, Sandrina Joseph,
Martine-Emmanuelle Lapointe, Nicolas Lévesque, Olivier Parenteau,
Patrick Poirier, Sylvano Santini et Maïté Snuwaert.

ENTRETIEN avec Jacques Godbout

ENTREVUE avec des membres des Éditions Rodrigoult

« À écouter l'air du temps, il ne s'agirait plus de léguer un monde différent,
qui se transforme, mais bien de remettre en question l'avenir même, comme si,
pour la première fois, une génération héritait de la fin du monde... »

Un dossier à lire dans la foulée des élections du 26 mars dernier!

ÉGALEMENT DANS CE NUMÉRO :

Portfolios consacrés à Mario Ducheneau et David Altmeyd
Hommage à Philippe Lacoue-LabartheL'équipe de *Spirale* est heureuse d'inviter nos lecteurs et lectrices, ainsi que tous nos collaborateurs et collaboratrices à la fête annuelle du magazine, le dimanche 3 juin 2007, dès 16 h à la Maison des écrivains (3492, avenue Laval, Montréal, Métro Sherbooke). Nous profiterons de l'occasion pour souligner la parution aux Éditions Nota bene de *L'absence au lieu* (Claude Cahun) et *le livre inouvert* de Nathalie Stephens (Nathanaël).

Pour informations : Stéphan Gibeault • 514 934-5651 • spiralemagazine@yahoo.com

La Chaire de recherche du Canada en esthétique et poétique de l'UQAM présente

LA VUE ET LA VOIX

LE PARTAGE DU SENSIBLE
DANS LES ARTS DU LANGAGE ET LA VIE COMMUNE

Du 17 au 19 mai 2007

COLLOQUE

Jeudi 17 mai de 9 h à 17 h

Pierre Ouellet
Antoine Volodine
Guillaume Asselin
Frédéric Detue
François Gonin
Tiphaine Samoyault
François Bizet
Catherine Mavrikakis
Bertrand Rouby

Jeudi 17 mai de 9 h à 17 h

Simon Harel
Émilie Granjon
Fabienne C. Caland
Alain Fleischer
Norbert Hillaire
Martine Delvaux
Christine Palmieri
Denyse Therrien
Michaël La Chance

Vendredi 18 mai de 9 h 15 à 17 h

Philippe Beck
Alain Farah
Jean-Marc Desgent
Éric Clémens
Paul Chamberland
Jean-Luc Steinmetz
Franck Villain
Antoine Boisclair
Denise BrassardUQAM, salle D-R200
pavillon Athanase-David
1430 rue Saint-Denis
(métro UQAM)

LECTURE

vendredi 18 mai à 20 h

Philippe Beck
François Bizet
Éric Clémens
Alain Fleischer
Tiphaine Samoyault
Jean-Luc Steinmetz
Franck Villain
Antoine VolodineMaison Ludger-Duvernay
82 rue Sherbrooke ouest
(métro Place-des-Arts)Maison des écrivains
3492 avenue Laval
(métro Sherbrooke)sous la direction de
Pierre Ouellet
Département d'études littéraires de l'UQAM

LANCÉMENT

jeudi 17 mai à 17 h

*Puissances du verbe.
Écriture et chamanisme*
sous la direction de
Pierre Ouellet et Guillaume Asselin
VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre »*Quel autre? L'altérité en question*
sous la direction de
Pierre Ouellet et Simon Harel
VLB éditeur, coll. « Le soi et l'autre »*Outland.
Poétique et politique de l'extériorité*
Pierre Ouellet, Liber*Dépositions*
Pierre Ouellet, Le NoroîtMaison Ludger-Duvernay
82 rue Sherbrooke ouest
(métro Place-des-Arts)cep
esthétique et poétique

UQAM

CELAT

Conseil de recherche en
sciences humaines du CanadaSocial Sciences and
Humanities
Research Council of CanadaEntrée Libre
Informations : 514 987 3000 # 1578
www.esthetiqueetpoetique.uqam.caLES GRANDS
PRIX DU LIVRE
DE LA
MONTÉRÉGIE
2007tous épuisés
quand la vie
ne suffit pasDANIELLE SIMARD
LE MAUVAIS
COUP
DU SAMÉDIPRIX DU PUBLIC ET PRIX DU JURY
LOUIS ÉMOND
Quand la vie ne suffit pas
CATÉGORIE : AUTRES GENRES LITTÉRAIRESPRIX DU PUBLIC
DANIELLE SIMARD
Le mauvais coup du samedi
CATÉGORIE : ROMAN JEUNESSEPRIX DU JURY
FRANÇOIS BARCELO
La fatigante et le fainéant
CATÉGORIE : ROMAN JEUNESSEFrançois Barcelo
La fatigante
et le fainéantSOULIÈRES
ÉDITEUR

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Êtes-vous économiquement responsable?



Louis Cornéliier

Comment, sur le fond, peut-on s'opposer à la consommation responsable? Sauf les cyniques, qui peinent à se convaincre eux-mêmes qu'ils ont raison, tout un chacun valorise le fait de ne pas nuire à autrui et à la planète par ses gestes de consommation. Dans la mesure du possible, on souhaite même aider en achetant. Pour les uns, ce sera le café équitable. Pour d'autres, ce sera une petite voiture, un véhicule hybride ou le choix des transports en commun. Je boycotte, pour ma part, Wal-Mart, depuis qu'elle s'est adonnée à de grossières manœuvres antisyndicales à Jonquière.

Cela est bien sympathique, mais cela change-t-il vraiment quelque chose? Engagé dans un programme de recherche sur «des modèles alternatifs d'insertion sociale et de solidarité», le Collectif d'étude sur les pratiques solidaires (CEPS), un regroupement multidisciplinaire d'une douzaine de chercheurs, d'étudiants et d'intervenants sociaux, aborde la question de front dans un petit essai intitulé *La Consommation responsable. Entre bonne conscience individuelle et transformations collectives*.

L'acte d'achat responsable est-il un acte politique? At-il une portée réelle? N'est-il qu'un leurre qui «capitalise» sur la bonne conscience des citoyens? Ne revient-il pas à laisser de côté tous ceux et celles qui sont condamnés à la simplicité involontaire? Les partisans de la consommation responsable et du commerce équitable ont souvent eu le réflexe d'élever ces questions en répliquant que leurs propositions valaient mieux que rien. C'était un peu court. Avec cet essai, le CEPS accepte enfin de prendre le taureau par les cornes.

Patrice Rodrigue souligne l'«impact marginal» de la consommation responsable et ajoute que, «sans perspective collective et sans vision de transformation», elle relève du «patchage». «L'économie doit changer», clame-t-il, et cela doit se refléter dans nos pratiques individuelles, mais aussi «dans des politiques publiques».

Pour Serge Mongeau, le père québécois de la simplicité volontaire, la consommation responsable, dans nos pays industrialisés, «ne peut être qu'une consommation réduite». À Marco Silvestro, un des plus critiques du groupe, qui affirme que ce type de consommation «ne change pas la vision de l'individu» et «devient une vision

philanthropique parce que là on se donne un vernis, on diminue ses contradictions en achetant équitable», Mongeau réplique qu'il s'agit d'une «action transitoire», bien sûr insuffisante mais qui, si on accepte de la remettre en question, a le mérite de contribuer à «développer notre niveau de conscience». Cette conclusion, d'ailleurs, reviendra souvent sous la plume de plusieurs intervenants: la consommation responsable serait pertinente dans la mesure où elle combat notre sentiment d'impuissance face à l'ordre actuel des choses et où, selon le mot de Lysiane Roch, «elle sert aux individus de porte d'entrée vers le collectif et non de repli individualiste».

Il est très réjouissant de constater que les partisans de ce courant, souvent assimilé à un militantisme plutôt gnan-gnan, sont capables d'autant d'esprit critique à l'égard de leurs propres pratiques. En introduction, par exemple, Silvestro est très clair: «Il faut donc dépasser la "responsabilité" individuelle et avancer des solutions structurelles.»

Un texte de la sociologue Julie Jacques montre toutefois, même si ce n'est pas son intention, que ce parti pris en faveur d'une action véritablement politique n'est pas une évidence pour tous. Dans le cadre d'une recherche sur la consommation responsable, Jacques a interviewé une trentaine de jeunes consommateurs de produits biologiques et équitables de la région de Montréal pour connaître leurs motivations. Elle a bien sûr constaté que les préoccupations environnementales, humanitaires et politiques jouent un rôle dans leurs choix, mais elle confirme aussi que la tentation individualiste, sans faire l'unanimité, reste très répandue chez ces «consommateurs». «Plusieurs, écrit-elle, ont le sentiment que ce sont quand même les citoyens, au quotidien, sans obligatoirement s'associer, qui, par leurs pratiques individuelles, peuvent faire changer les choses [...]». Souhaitons que cette naïveté ne dure pas. Ce petit essai collectif, issu des rangs mêmes de cette mouvance, travaille à la faire reculer.

Que faire de la dette nationale?

À droite et au centre, chez ceux qui s'autoproclament «lucides», le discours de la responsabilité économique prend une autre forme, c'est-à-dire celle de l'appel à un remboursement de la dette nationale. Avoir une dette, individuellement ou collectivement, n'est, en effet, jamais réjouissant. Encore faut-il, quand on se penche sur la question, savoir à quoi l'argent ainsi dépensé a servi et évaluer les bénéfices et les inconvénients des divers types de gestion de cette dette.

Dans la foulée du récent essai de l'économiste Louis Gill intitulé *Rembourser la dette publique: la pire des hypothèses* (chaire d'études socio-économiques de l'UQAM, 2006), le comptable et militant de gauche Gaëtan Breton signe *La Dette: règlement de comptes*, un



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

La consommation responsable? Pour les uns, ce sera le café équitable. Pour d'autres, ce sera une petite voiture, un véhicule hybride ou le choix des transports en commun.

essai qui dénonce «la vaste entreprise d'intimidation» menée par les lucides et consorts.

Selon Breton, ce discours selon lequel il faudrait rembourser de toute urgence la dette du Québec pour éviter la faillite à moyen terme et ne pas créer d'iniquité intergénérationnelle est «une nouvelle version du coup de la Brinks» et relève du «terrorisme économique et intellectuel». Il ne viserait, en fait, qu'à justifier «la diminution des services sociaux et la privatisation de ceux qui resteraient».

Fort en chiffres, le comptable montre que la dette québécoise, comparée à celle d'États semblables, n'est pas catastrophique, est peu dépendante des marchés étrangers, ne tient pas compte de certains actifs (la forêt, par exemple) fort appréciables et diminue sans cesse en proportion du PIB dans la mesure où le déficit est contrôlé. Il qualifie le Fonds des générations d'«aberration totale», notamment parce qu'il refuse d'imposer des redevances aux embouteilleurs d'eau commerciale. Il rappelle aussi que les baby-boomers, dans le dossier de la dette, ne doivent pas être montrés du doigt parce qu'ils «ont, en grande partie, financé la construction du Québec moderne». Aux obsédés de la création de richesse à tout prix, il fait remarquer que

«la qualité de vie [...] semble davantage liée à la dépense publique par habitant qu'au PIB par habitant». Au passage, il indique que le fédéral rembourse sa dette sur le dos des provinces, et il dénonce le scandale de la dette du Tiers-Monde. Breton nous dit, tout compte fait, que la responsabilité simpliste des soi-disant lucides est irresponsable.

louiscornellier@ipcommunications.ca

LA CONSOMMATION RESPONSABLE
ENTRE BONNE CONSCIENCE INDIVIDUELLE
ET TRANSFORMATIONS COLLECTIVESCollectif d'étude sur les pratiques solidaires
Ecosociété
Montréal, 2007, 96 pages

LA DETTE: RÈGLEMENT DE COMPTES

Gaëtan Breton
Préface de Raymond Favreau
Lux
Montréal, 2007, 128 pages

RELIGION

Croire ou ne pas croire

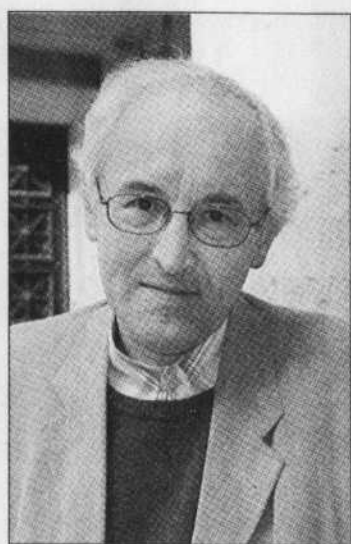
Jacques Bouveresse, professeur au Collège de France, examine la question du sentiment religieux à l'aide d'auteurs, dont Russel, Durkheim et Wittgenstein

MARCEL FOURNIER

Fin de la religion? On l'a annoncé. Nombreux sont les spécialistes de la religion qui ont pensé que la sécularisation allait, dans les sociétés contemporaines, se conjuguer avec la modernisation. Mais c'est le contraire qui se passe: on assiste à un «retour du religieux», et ce «retour» semble correspondre à ce que Musil appelait la «nostalgie de la croyance», tout se passant comme si, au lieu de laisser s'installer définitivement le règne de la raison, on se réfugiait de nouveau dans la croyance.

Qu'est-ce que la croyance? Toutes les croyances se valent-elles? Est-il rationnel d'avoir des croyances dont on ne peut rendre raison? Peut-on ne pas croire? Pour répondre à ces questions, Jacques Bouveresse, philosophe et professeur au Collège de France, mobilise les auteurs qu'il fréquente: Wittgenstein, certes, mais aussi Nietzsche, Renan, William James, Russel, Freud, Durkheim.

Jacques Bouveresse a lui-même, comme il s'en confie, peu de dispositions pour la croyance et une propension à «vouloir juger et évaluer les croyances de façon rationnelle». Et s'il ne condamne pas toute forme de croyance, il n'en appelle pas moins à une éthique de la croyance (par exemple, il faut des preuves). On est aujourd'hui tenté de délaissier le libéralisme des Lumières qui combat la religion pour adhérer au libéralisme

© P. IMBERT / AGONE
Jacques Bouveresse

politique qui s'abstient de faire la guerre à la religion. Mais quoi tolérer? Est-on, se demande Bouveresse, tenu de respecter toutes les formes de croyance? D'aucune façon, répond-il catégoriquement. Il n'y a pas, selon lui, «d'obligation morale à accepter une croyance que l'on juge moralement inacceptable».

Face au «réveil du sentiment religieux», Jacques Bouveresse ne cache pas son inquiétude: il craint en effet que ce réveil n'entraîne l'abandon du parti de la raison au profit de mouvements qu'il qualifie d'«infra-intellectuels», tels le besoin de réenchâter le monde et l'aspiration à la

communauté. Et ce qui irrite le plus, c'est de voir que des intellectuels se mettent à «douter systématiquement de tout ce qui est le mieux établi, au regard de la raison», et que certains d'entre eux se posent en défenseurs de la religion au nom de choses comme le sacré et la transcendance, alors même qu'ils se disent incroyants. Jacques Bouveresse, on l'aura compris, aime la polémique. Sa principale cible est le postmodernisme, qui, au nom du relativisme, ouvre une brèche dans nos certitudes les plus fondamentales en matière de théorie de la connaissance et risque ainsi d'«encourager les religions à s'y engouffrer».

Jacques Bouveresse n'entend pas pour autant se faire, comme un Michel Onfray, l'apôtre de l'athéisme; il ne s'attaque pas non plus à la religion comme telle. «On peut, écrit-il, douter sérieusement que le développement de la science nous rende jamais capables de décider des questions comme celles de savoir s'il y a un Dieu, ou s'il y a une vie après la mort.» Mais toutes les formes de croyance ne se valent pas: «Croire pour parvenir à savoir n'est pas la même chose que croire simplement parce qu'on en éprouve le besoin.» Les scientifiques ont certes leurs articles de foi, mais le culte de la vérité n'a rien à voir

avec la croyance dans les fictions religieuses. Bouveresse pense que le développement de ce que Russel appelait l'«esprit scientifique» peut contribuer à l'amélioration des conditions d'exercice de la démocratie. Il y a donc «des liens positifs entre les concepts de vérité scientifique et de liberté politique».

Goethe disait: «Le savoir croît le doute.» Jacques Bouveresse défend le droit au doute, à l'incertitude et, pourquoi pas, à l'incroyance. Avec la montée des intolérances, toute la question est de savoir s'il y a encore place à l'incroyance dans nos sociétés. Serons-nous amenés, comme le fait Bouveresse, à exiger que l'incroyant ait le droit à une certaine civilité? Son petit livre est une invitation à rouvrir le (vieux) débat sur la foi et la raison, mais à la condition que l'on évite les simplifications et les amalgames faciles et que l'on veuille bien aller au fond des choses.

Pour Bouveresse, toutes les formes de croyance ne se valent pas

Collaborateur du Devoir

PEUT-ON NE PAS CROIRE? SUR LA VÉRITÉ, LA CROYANCE ET LA FOI
Jacques Bouveresse
Agone
Marseille, 2007, 283 pages

TÉMOIGNAGE

Eh bien, dansez maintenant

LOUIS CORNELIER

Annie Pilote a 27 ans. Pendant cinq ans, elle fut Natacha, danseuse nue dans des bars du Québec. Dans *Le Strip-Tease d'une danseuse*, rédigé en collaboration avec le journaliste Louis Gosselin, elle raconte son expérience.

Sans être dramatique, sa jeunesse fut plutôt malheureuse. Elle n'avait pas d'amis, se trouvait moche et son père était alcoolique. À l'adolescence, elle boit déjà trop. Elle termine tout de même son secondaire, suit un cours d'hôtellerie et se retrouve barmaid dans un bar de danseuses de Brossard. Un jour, presque par hasard, à titre de «suppléante», elle troque son plateau pour le poteau. Natacha vient de naître.

Une vieille blague — est-elle de Roméo Pérusse? — affirme que les prostituées jouissent deux fois avec chaque client: quand il paie et quand il s'en va. Les danseuses nues, nous apprend Annie Pilote, ne s'adonnent pas toutes, loin de là, à la prostitution, mais leur logique est la même: ce qui leur fait jouir dans leur métier, c'est uniquement l'argent. «Si vous croyez que cela nous allume de nous déshabiller devant vous, messieurs, vous vous trompez!», lance l'ex-danseuse. Les 5000 \$ par semaine, cependant, c'est autre chose!

Annie Pilote parle de la dureté de ce milieu dans lequel prévaut la règle du «chacun pour soi». Elle n'a pas succombé aux sirènes de la drogue, mais elle précise que cette dernière «fait beaucoup de ravages dans le milieu du strip-tease». Parmi les 4000 danseuses nues du Québec, ajoutée-t-elle tou-

tefois, le culte de l'entraînement physique est très répandu, tout comme l'option de la chirurgie esthétique. Les clients, semble-t-il, les aiment encore gros.

Pour tenter de réfuter un préjugé, Annie Pilote insiste sur le fait que certaines de ces filles étudient vraiment en droit ou en génie, mais, quelques pages plus loin, elle mentionne que la plupart d'entre elles n'arrivent pas à quitter le milieu parce qu'elles «ont seulement une deuxième ou une troisième année». Elles en sont donc réduites à rêver «en secret du riche prince charmant qui viendra les sortir de leur cabine».

L'univers des danseuses nues, nous dit Annie Pilote, qui semble avoir eu la chance de travailler dans des bars à peu près corrects, n'est pas l'enfer, mais il n'est pas une partie de plaisir pour autant. Le job paie plus que bien, permettrait à certaines filles blessées par la vie d'«obtenir une certaine admiration, un respect», mais il reste trouble, habité par un malaise indéfinissable.

«Si j'ai une fille et qu'elle souhaite danser nue dans un club, je ferai tout pour l'en dissuader. [...] Je ferai surtout parce que c'est un piège qui se reforme lentement sur les filles.» Cela, me semble-t-il, en dit plus sur ce métier que tout le reste.

Collaborateur du Devoir

LE STRIP-TEASE
D'UNE DANSEUSECONFIDENCES DE NATACHA
Annie Pilote et Louis Gosselin
Lanctôt
Montréal, 2007, 128 pages

Flammarion

LAURE ADLER & STEFAN BOLLMANN
Les femmes qui lisent
sont dangereuses

Splendides portraits
de femmes étonnantes
et passionnantes!

«Après *Les femmes qui lisent sont dangereuses*,
Laure Adler et Stefan Bollmann reviennent
à la charge avec ce superbe livre.»

La Presse

LAURE ADLER & STEFAN BOLLMANN
Les femmes qui écrivent
vivent dangereusement

Nouveauté